

Ceci n'est pas une femme

(à propos des tordus *queer*)



Étude de genre

Pièces et main d'œuvre

Octobre 2014

I

Il n'y a pas de « théorie du genre », d'ailleurs Judith Butler en est l'auteur, mais il ne faut pas le dire.

Sachant que la pédagogie consiste à répéter et que la mission des *mass media* est de former les foules infantiles, on nous saura gré de rappeler qu'il n'y a pas de « *théorie du genre* », ni « *supposée* », ni « *prétendue théorie du genre* » ; et donc encore moins d'« *invasion* » de cette fumeuse « *théorie du genre* », grâce aux menées plus ou moins sournoises d'un mythique groupe de pression appelé « *queer* ». C'est du moins ce que nous serinent depuis des années les pédagogues du *Monde*, de *Libération*, du *Nouvel Observateur* (Eric Aeschmann, Mattea Battaglia, Stéphanie Le Bars, Frédéric Joignot, Luc Cédelle, Gaëlle Dupont, Nicolas Truong, Jean Birnbaum, Emilie Grangeray, Ondine Millot, Elisabeth Lebovici), parmi beaucoup d'autres missionnaires de la presse de province et jusqu'au *Canard Enchaîné* (Hervé Liffra).

En cela, ils ne font que vulgariser les vérités de la Science telles que nous les révèlent les biologistes, neurologues et généticiens (Axel Kahn, Laurent Cohen, Catherine Jessus, Catherine Vidal, Christine Petit), l'éthologue Frank Cézilly, les anthropologues (Françoise Héritier, Maurice Godelier), les sociologues (Eric Fassin, Irène Théry, Laure Béréni, Michel Bozon), les psychanalystes (Serge Hefez, Elisabeth Roudinesco, Sabine Prokhoris), les juristes (Danièle Lochak), les philosophes (Patrice Maniglier, Elsa Dorlin, Sandra Laugier) et autres spécialistes qui tiennent tribune dans la communication : historiens, « *politistes* » (Gérard Noiriel, Florence Rochefort, Lucie Bargel, Delphine Dulong, Sandrine Levêque, Frédérique Matonti, Sandra Boehringer, Estelle Ferrarese, Laurie Laufer, Sylvie Mondrate, Cécile Ottogalli, Muriel Sable), la genrologue Anne-Emmanuelle Berger, le diversologue Louis-Georges Tin, Jacques Attali, génie polyvalent - et on en passe des milliers qui nous le pardonneront bien.

Les questions de genre étant scientifiques - et non politiques, ce n'est pas à la société, aux sociétaires, d'imposer leurs vérités partisans au Savoir ; mais à la Science, forte de son autonomie et de sa « *neutralité axiologique* », au Parti du Savoir pur, rationnel et non-situé, d'enseigner la vérité à la société et aux sociétaires, comme le faisaient jadis la religion et le clergé¹. C'est que la vérité d'une époque étant celle de la classe dominante à cette époque, les scientifiques disent à l'ère technologique, la vérité de la technocratie bourgeoise mondialisée. Les scientifiques ont voté et décidé - c'est « *l'évaluation par les pairs* ». A peine entend-t-on quelques voix incongrues. Celle de la philosophe Sylviane Agacinski protestant contre « *L'Effacement des sexes* »². Celle du paléanthropologue Pascal Picq en colère contre le détournement des « *gender studies* », « *avec pour seul argument imbécile d'affirmer qu'il n'y a pas de sexe biologique* »³. Ou - plus risible encore - le psychanalyste et philosophe Jean-Pierre Winter affirmant « *La théorie du genre est une religion !* »⁴

Mais il n'y a pas de « *prétendue théorie du genre* ».

¹ cf. *Le Monde*, 17 septembre 2011

² cf. *Le Monde*, 6 février 1999

³ cf. *Le Monde*, 4/5 septembre 2011

⁴ cf. *Le Cercle psy* n°12, mars/avril/mai 2014

Aussi ne croyez pas le sociologue Eric Fassin lorsqu'il écrit dans sa préface à l'édition française de *Troubles dans le genre*⁵ : « D'un autre côté, la philosophe semble proposer une théorie générale du genre, indépendamment des contextes historiques où il se déploie. »

Ne croyez pas davantage ce titre du *Nouvel Observateur* : « *Théorie du genre : Judith Butler répond à ses détracteurs* », ni même aux propos de Judith Butler, elle-même : « *Dans les années 1980 et 1990, le croisement de la tradition anthropologique américaine et du structuralisme français a donné naissance à la théorie du genre.* » (15 décembre 2013)

De même, on ne peut que s'esclaffer des divagations d'une certaine Sylvia Berger, « *doctorante en études de genre* », sur le site du *Nouvel Observateur* : « *Judith Butler quant à elle n'hésite pas à parler de « théorie du genre », car il y a bien en effet, depuis les années 1970 des élaborations théoriques critiques. (...) Anne Berger qui dirige l'Institut du genre évoque elle aussi la théorie du genre dans Le Grand Théâtre du Genre. Identités, Sexualités et Féminisme en Amérique (Editions Belin, 2013) (...) Didier Eribon a raison de souligner que c'est bien de la théorie que produisent les études de genre.* »

Ignorez ces « *repères* » publiés dans *Le Monde* du 17 septembre 2011 et qui ne servent qu'à égarer le lecteur. « *Théorie du genre (sic). Traduction des «gender studies», la théorie du genre distingue l'identité sexuelle biologique du genre, masculin ou féminin, et insiste sur la construction sociale et culturelle de l'identité sexuelle.* »

Enfin !... quoi !... Sylvia Berger, Judith Butler, Didier Eribon, Jean-Pierre Winter, Pascal Picq, Sylviane Agacinski ! « *Depuis des années, nous nous évertuons à répondre aux attaques à répétition contre la supposée théorie du genre. (...) Inlassablement, nous expliquons que le genre est un concept dont l'utilité a été démontrée de longue date (...); parler de la théorie du genre au singulier, revient à nier cette richesse inséparablement théorique et empirique.* » Eric Fassin et ses co-signataires vous l'ont pourtant bien dit, *inlassablement et à répétition*, dans *Le Monde*⁶.

Ces murmures, si minimes soient-ils, induisent un trouble dans le genre. Pour être crue et obéie, la Science, comme la religion, doit parler d'une seule voix. Tout schisme, toute contradiction, réduit le Savoir à une simple opinion, une question de goût, de croyance, de « *ressenti* » comme disent les inaptes au raisonnement. On se souvient que la Science n'a pas toujours enseigné la même chose. On sait qu'elle pourrait encore changer d'enseignement, qu'elle le fera. On soupçonne les scientifiques d'être d'abord des militants. Au moins des progressistes (enfin, *leur progrès*). Au pire des *androphobes* et des *hétérophobes*, pour renverser l'insulte médicale. Soudain ce n'est plus la Science qui dit la vérité. Le libre examen de la question revient dans la société, aux sociétaires ; il redevient politique. Tout le monde peut et doit parler, réfléchir, argumenter. Ce qui est évidemment fâcheux pour ceux qui entendent diriger au nom de leur expertise. - *Quoi !... tout le monde !... Même les réacs, les cathos, les hétéroploucs, les obscurantistes ! – Oui, tout le monde. C'est bien ce que vous appelez démocratie, non ?*

⁵ La Découverte, 2005

⁶ 7 février 2014

II

En revanche, il y a une théorie *Queer* : torsions et contorsions.

Mais alors s'il n'y a pas de « *théorie du genre* », ou si celle-ci est « *falsifiée* » par les faits, qu'y a-t-il donc ?

Eh bien, il y a la théorie *queer* dont personne ne conteste l'existence pour le moment. Ce qui autorise les activistes *queer*, scientifiques diplômés d'Etat, pipelettes de la presse, avortons de la *French Theory*, parasites critiques, à se gausser de leurs opposants, c'est cette confusion entre les études de genre, fondées en raison et en réalité, et ladite théorie *queer* qui reste un coup de force idéologique ; une fiction dogmatique ; même si - à l'instar des théories conspiratives - ses partisans s'évertuent à l'étayer d'un bric-à-brac de faits qui leur paraissent favorables, sinon décisifs.

« *Eve Kosofsky Sedgwick (1998) précise que la notion queer signifie « à travers » ; elle émane de la racine indo-européenne twerkw qui a débouché en allemand sur Quer (transversal), en anglais sur athwart (en travers) et en latin sur torquere (tordre). Queer désigne également ce qui est « bizarre », « étrange », « anormal » et a été repris sous forme d'injure homophobe avant d'être détourné en retournant le contenu dévalorisant de l'injure. »⁷*

En français, on dirait un ou une tordu-e, généralement en faisant un petit geste de rotation de la main, à la hauteur de la tête, et chacun dans le bistrot voit bien de quoi il s'agit : un individu « *déficient, mal-conformé, infirme (bossu, bancal), physiquement* », « *lunatique, vicieux, ayant l'esprit dérangé* », mentalement. (cf. *Dictionnaire de l'argot français et de ses origines*. Ed Larousse)

Mais de même que les petits *cow boys* d'après-guerre n'auraient jamais pu se rêver en simples vachers, de même les précieuses radicales se trouveraient moins chics en simples tordues. Prestiges de l'impérialisme américain et du néologisme ésotérique qui donne matière à de hautaines et condescendantes explications de vocabulaire.

« *Presque malgré elle, Judith Butler est devenue une icône du courant queer, le nouveau mouvement homosexuel apparu dans les années 1990 aux Etats-Unis. Queer est au départ une injure destinée aux homosexuels, comme « tapette ». En 1990, un groupement d'activistes féministes, lesbiennes et gays américains liés à Act Up reprend le mot, le détourne pour en faire une revendication. Être queer, c'est être différent, l'affirmer devant le monde. Aux Etats-Unis, la « Queer Nation » se présente comme la communauté de ceux qui se disent « étrangères », « déviants » au regard des normes hétérosexuelles. Ses militants sont implantés dans les universités, où ils développent les « Gays and lesbian studies » et lancent des actions spectaculaires. (...) En Europe, le mouvement se développe, participe aux « gays parades » ; en France, les « études sur le genre » gagnent l'université grâce à des sociologues comme Marie-Hélène Bourcier ou Eric Fassin. La visibilité des queers s'accroît. »⁸*

Notons le glissement de « *l'affirmation queer* » aux « *études sur le genre* ». Si les autorités *queer* comme Judith Butler et Didier Eribon, si un journaliste *queer* comme Frédéric Joignot, dans l'organe hexagonal de la « *Queer Nation* », opèrent ce glissement, comment les « *hétéronormés* » de banlieue ou de province, parents d'élèves, populo de *beaufs* archaïques, en proie à leurs *crispations identitaires*, manipulés par « *la droite et l'église* », qui ne fréquentent pas New York ni le Marais, ni l'Université, pourraient l'éviter ? Tout le monde ne fait pas partie de la *creative class*, la classe dominante des métropoles mondialisées. Et beaucoup rejettent cette *Queer theory*, qui ne sont ni de droite ni d'église, ni même musulmans d'un « *quartier sensible* ». En fait la plupart la

⁷ *Sous les pavés, le genre*, Caroline Dayer. Ed. L'aube 2014

⁸ *Le Monde* 2, 18 mars 2006

rejetent dès qu'ils la connaissent, et c'est pourquoi ses partisans l'avancent masquée derrière les études de genre. Les tordus *queer* qui se plaignent avec douleur et véhémence de la rudesse des échanges et du manque d'égards qu'on leur témoigne, à eux, des *dominés*, n'en montrent aucun envers les vrais dominés, la masse des déshérités, privés de leur capital social et culturel. Ils s'accrochent à leur statut victimaire et *minoritaire*, de plus en plus fictif, comme à une rente de situation, pour exiger l'immunité critique et pousser leurs carrières partout où ils le peuvent. Et ils le peuvent partout ; le capitalisme technologique, qu'on le nomme société du Spectacle, société de consommation, société post-industrielle, post-moderne, est *tout*, sauf raciste, sexiste, xénophobe, homophobe, etc. C'est au contraire une condition de sa prospérité que d'être aussi *inclusif, ouvert, égalitaire* que possible envers les identités de genre, de sexe, d'ethnie, de religion. C'est la condition pour que s'expriment des désirs qui trouveront leur satisfaction marchande, grâce à la recherche et à l'innovation. Le *queer*, c'est bon pour la croissance et la consommation comme en témoignent son ubiquité dans les représentations publicitaires et les pléthores de pub dans les media *queer friendly*, tels que *Le Monde Magazine*. « *Quand la pub colle au genre. C'est la fin de la famille Ricoré. De plus en plus de campagnes digèrent la multiplicité des genres et des modèles familiaux* », babille *Le Nouvel Obs*⁹. Cette « *multiplicité des genres et des modèles* », ce n'est rien d'autre que le séquençage marketing des « *socio-styles* », des pseudo *tribus* et *communautés* dont Benetton avait affiché dès les années 80, les images les plus transgressives et « *rebelles* ». On comprend ce que « *la fin de la famille* », avec sa morale économe et son économie restrictive peut briser, concasser, comme noyau de solidarité et de résistance, libérer comme atomes de *dépense* (Bataille), dans le synchrotron capitaliste. On est loin de la jérémiade sur les parias et les maudits, exaltés par la théorie *Queer*.

Élisabeth Roudinesco : « *Loin d'avoir fondé les études de genre, enseignées dans les universités américaines depuis le début des années 1960 et qui visaient à distinguer le sexe anatomique de l'identité construite au sens social ou psychique (gender), Judith Butler en était plutôt l'héritière iconoclaste. S'appuyant sur la pensée française des années 1970 – de Simone de Beauvoir à Jacques Lacan-, elle prônait, en 1990, un culte des « états-limites », affirmant que la différence sexuelle est toujours floue et que, par exemple, le transsexualisme (conviction d'appartenir à un autre sexe que le sien) pouvait être une manière de subvertir l'ordre établi et de refuser la norme biologique. (...)*

Pour penser cette question, elle développa ce qu'on appellera « la théorie queer » (du mot anglais « étrange »), qui fit fortune et contribua à cerner des comportements sexuels marginaux et « troublés » : transgenre, travestisme, transsexualisme. » (Le Monde, 11 avril 2014)

Beatriz Preciado : « *La théorie queer, formule punk inventée par Teresa de Lauretis en 1990 (théorie des anormaux, savoir des déviants, comme si on disait : théorie de la folie faite par les fous pour dénoncer les horreurs de la civilisation de la santé), a été le résultat non seulement de la lecture féministe de L'Histoire de la sexualité de Foucault, mais aussi d'un « tournant pragmatique » dans la compréhension de la production des identités de genre. En 1954, le linguiste John Austin affirme qu'il existe une différence entre énoncés constatatifs et performatifs. Les premiers décrivent la réalité. Les seconds cherchent à la transformer.*

Avec les performatifs, le langage devient action. Les mots ne disent rien, ils font des choses. « Aujourd'hui il pleut » énonce un fait, « je vous déclare mari et femme » produit des effets dans le réel.

Derrida se méfie de la taxonomie rationnelle d'Austin et postule que le succès d'un performatif ne dépend pas d'un pouvoir transcendant du langage (une sorte de voix divine déclarant : « Que la lumière soit ! ») mais plutôt de la simple répétition d'un rituel social qui, légitimé par le pouvoir, cache son historicité. D'un théâtre où les mots et les personnages sont déterminés par la convention

⁹ 27 octobre 2011

La force performative est le résultat de l'imposition violente d'une norme que nous préférons appeler nature pour éviter de nous confronter à la réorganisation des rapports sociaux de pouvoir qu'entraînerait un changement des conventions. Le débat autour du mariage pour tous était en réalité une guerre pour le contrôle de la force performative. « Je vous déclare... », mais qui déclare et pourquoi faire ? Qui a le pouvoir de décider à qui peut s'appliquer ce terrible performatif ? Quelle violence répétons-nous quand nous disons ceci ? Peut-on distribuer cette force autrement, limiter cette violence ?

Butler va plus loin encore en pensant les énoncés sur l'identité (de genre, mais aussi sexuelle, de race, « homme », « femme », « homosexuel », « Noir », etc.) comme des performatifs qui se font passer pour des constatatifs, des perlocutionnaires qui se font passer pour des illocutionnaires, des mots qui produisent ce qu'ils sont supposés décrire, des interpellations qui prennent la forme de constats scientifiques, ou des ordres qui se présentent comme des portraits ethnographiques. » (Libération, 2 septembre 2014)

Eric Fassin : « Le malentendu le plus radical tient sans doute à l'exemple abordé à la fin de Trouble dans le genre : le drag, ou travesti. Pour certains lecteurs, la performance inversée du genre semblait annoncer une libération des conventions sexuées. Au fond, la politique queer se résoudrait en une esthétique : chacun pourrait s'inventer soi-même, au gré de jeux de rôles. Autrement dit, comme l'explique Judith Butler avec humour, « on s'éveillerait le matin, on puiserait dans son placard, ou dans quelque espace plus ouvert, le genre de son choix, on l'enfilerait pour la journée, et le soir, on le remettrait en place ». Bien entendu, pareille liberté supposerait un sujet donné d'avance – cela même que récuse l'analyse de la philosophe, dans son approche de la construction du sujet par les normes sexuelles. « Le genre n'est pas un artifice qu'on endosse ou qu'on déponille à son gré, et donc, ce n'est pas l'effet d'un choix. » (Préface à l'édition française de Trouble dans le genre, 2005, La Découverte)

Clarisse Fabre : « Gender Trouble est un « livre féministe », souligne Judith Butler. Elle y développe l'idée que nos sociétés produisent des normes qui assurent une domination du genre masculin et de l'hétérosexualité. Les hommes et les femmes assimilent jour après jour les codes présumés correspondre à leur genre. Ces normes opèrent avec d'autant plus d'efficacité qu'elles sont discrètes – à la différence des lois qui sont votées au grand jour. Judith Butler s'emploie à dévoiler la mécanique de ces normes pour en faire ressortir l'étrangeté. Selon la philosophe, les pratiques sexuelles minoritaires doivent servir à « troubler la norme » et à montrer que l'hétérosexualité ne va pas de soi. Elle nous invite à considérer d'un autre œil le travestissement : celui-ci n'est pas une démarche comique, voire pathétique d'imitation, mais une façon de parodier les hétérosexuels, en pointant les artifices qu'ils utilisent pour manifester leur appartenance au genre. » (Le Monde, 2 septembre 2004)

Eric Aeschmann : « Que dit Butler ? Que le genre est une norme, c'est-à-dire un comportement qu'il faut répéter chaque jour pour lui donner sens : ne pas pleurer, aimer les voitures, rouler des mécaniques pour un homme ; se maquiller, faire preuve de douceur, soigner ses enfants pour une femme. Tout va bien tant que chacun joue sa partition. Mais que se passe-t-il lorsque, par exemple, un homme s'habille en femme ? C'est le fameux passage de « Trouble dans le genre » où Butler décrit la drag-queen qui se produisait dans le bar new-yorkais où elle travaillait à sa thèse sur Hegel. Par sa parodie, la drag-queen montre que le genre féminin est une construction de tous les instants, ou, pour le dire avec ses mots, une « performance », avec ce que cela implique de ratages, de jeu, de mise à distance. » (Le Nouvel Observateur, 6 mars 2014)

Frédéric Joignot : « Voyez ces hommes (...) Ils sont en représentation sans le savoir, ils jouent l'homme contemporain, cela se répercute jusque dans les détails, leur parfum pour homme, la montre d'homme. Devenir un homme est une performance quotidienne, répétitive. Et une femme aussi. (...) On voit bien toute cette mise en scène, reprend Judith Butler, dans les efforts des travestis, des transsexuels pour ressembler à des femmes. Ils

nous en révèlent à leur manière les artifices, les déguisements... Tout ce rituel exacerbé pour paraître « féminine ».

À l'écouter, on se dit que le travesti n'est pas seul à nous révéler cet intense travail d'apparences —« même s'il ne suffit pas de changer d'habit pour changer de genre. » Pour se faire bien comprendre, elle prend pour exemple les enfants nés « intersexués », c'est-à-dire les hermaphrodites vrais, les pseudo-hermaphrodites masculins et les pseudo-hermaphrodites féminins. Ces cas représentent 1,7 % des nouveau-nés. (NdA. En fait, il existe une variété de chiffres et de définitions. Voir ci-après) Pourtant ces êtres humains, souvent considérés comme des « monstres », n'existent pas pour nos sociétés. Ils sont généralement opérés à la naissance, transformés en femme ou en homme sur décision des parents et des médecins. Judith Butler y décèle l'intolérance sociale sur la question du genre : « Ici, écrit-elle, un modèle de l'humain requiert des morphologies idéales, impose des contraintes de normes corporelles (...). Elles font une différenciation entre ce qui est humain et ce qui ne l'est pas, entre les vies jugées vivables et celles qui ne le sont pas. (...) Judith Butler affirme que la « violence de genre » qui s'exerce aux marges de la société sur les minorités sexuelles et les transgenres nous concernent tous. Pour des raisons d'éthique. Mais aussi parce qu'elle s'exerce en secret sur tous les êtres humains, confrontés d'une manière ou d'une autre à la tentation de glissements hors des normes, vers plus d'individualisme et de singularité sexuelle, qu'ils se pensent « normaux » ou pas. » (Le Monde 2, 18 mars 2006)

Pour aller à l'essentiel de la théorie *queer* :

- 1) « On ne naît pas femme, on le devient. » « La nature n'existe pas », nous sommes de pures constructions socioculturelles. Les tordus *queer* ne supportent pas plus que les Catholiques du XIX^e siècle, l'idée d'avoir eu des singes pour ancêtres, simplement ils mettent la Société à la place de Dieu ou de l'évolution.
- 2) L'existence des androgynes, intersexués, transsexuels, transgenres, travestis, « prouve » l'absence de limites. Du plus viril au plus féminin, il n'y a pas rupture, mais continuité. Il y a de tout dans tout et vice-versa et cette gradation infinie interdit toute définition. Tout « saut qualitatif » qui permettrait de fonder en nature une différence et une dénomination, source de hiérarchie et de *stigmatisation*.
- 3) Devenir homme ou femme est donc un fait socioculturel, un apprentissage suivant les règles du comportementalisme et peut faire l'objet d'un choix personnel. Ainsi devient-on homme ou femme (y compris dans les couples homosexuels), à force de « faire l'homme » ou de « faire la femme ». « *Prie, la foi viendra.* » « *C'est en forgeant qu'on devient forgeron.* » etc. C'est-à-dire que toute grimace, toute comédie, *tout rôle* est susceptible de vous incorporer, comme dans les rituels de possession, et qu'à ce compte, il n'y a plus de *mauvaise foi* possible. Il suffit de jouer pour être pris au jeu et devenir le personnage que l'on joue. Il n'y a plus de tricheurs ni d'imposteurs, juste de bons et de mauvais histrions, et c'est tout de même un soulagement pour tous les faux culs, faussaires et simulateurs que de pouvoir prendre leur cas pour la généralité.

III

L'homme est un animal politique. La femme aussi.

Cependant Nancy Huston contredit Simone de Beauvoir. « Dans *Le Deuxième Sexe* (1949), Beauvoir réussit ce tour de passe-passe impressionnant : affirmer qu'on ne naît pas femme mais qu'on le devient, qu'au fond la femme n'existe pas mais a été construite par l'homme en tant que son autre radical... tout en prouvant le contraire à longueur de page, montrant chapitre après chapitre, que l'oppression des femmes est due à leur corps (donc à quelque chose avec quoi elles sont nées) : règles, hormones, grossesses, maternités... Si les femmes n'ont vraiment rien de particulier, le moins qu'on puisse dire est que cette bonne nouvelle devrait être plus

largement propagée – auprès, notamment, des publics suivants : les guerriers sadiques et autres éventreurs qui les violent, les proxénètes qui les vendent, les clients qui les achètent, les conjoints et compagnons qui les battent... Pourquoi s'acharnent-ils sur les seules détentrices d'utérus ? C'est incompréhensible ! Il faudrait patiemment leur expliquer : un homme ferait tout aussi bien l'affaire !

En somme, quand l'idée de la différence sexuelle nous arrange, on s'en sert pour cautionner toutes sortes d'inégalités et justifier le maintien du statu quo. Quand elle nous dérange, pas de problème : on monte sur nos grands chevaux universalistes.

Balayant d'un revers de la main les millénaires de l'histoire humaine et les actualités du jour, on déblatère au sujet du « genre » et martèle qu'il n'y a pas deux mais toute une kyrielle de sexes ! Si vous suggérez que les hommes auraient des petites choses à apprendre des femmes. On vous répondra que celles-ci sont aussi violentes que ceux-là. Faites valoir l'existence possible de certaines connaissances traditionnellement élaborées par les femmes, et qu'il serait dommage de brader. Vous êtes un « essentialiste » ; osez faire remarquer les injustices qui frappent les femmes en particulier, vous devenez un « victime » ! Et voilà, le tour est joué. »¹⁰

Toute pensée poussée à bout devient folle. La célébrité maxime du *Deuxième sexe* en est l'exemple le plus éclatant. Prise au pied de la lettre, elle signifie qu'on pourrait détourner le tableau de Courbet intitulé *L'Origine du monde* pour écrire sur la toile, à la manière de Magritte : *Ceci n'est pas une femme*. On obtiendrait un tableau surréaliste - assurément sidérant, une provocation au rêve et à la réflexion sur ce qui fait une femme, mais cela resterait de l'art, une représentation, et non la réalité. *Juste une image, non l'image juste*. La formule de Simone de Beauvoir relève également de l'art. Il s'agit d'une figure de style appelée *hyperbole* qui force le trait afin de mieux se faire entendre. Simone de Beauvoir n'a jamais dit ni pensé que les humains naissent asexués biologiquement. Elle a signifié dans le contexte de l'après-guerre qu'il n'existait nul destin fondé en nature vouant les femmes au foyer, ni à être subordonnées aux hommes dans quelque domaine que ce soit. Rien de plus et c'est la moindre des choses. La banalité du propos éclate si l'on rappelle que les humains, ces animaux politiques, ne naissent jamais humains : ils le deviennent. C'est-à-dire qu'ils sont *d'abord* des corps, comme les autres primates et mammifères, mais que, *ensuite*, la vie en société les humanise. Et c'est pourquoi *Les Enfants sauvages* (Lucien Malson, 1964), enfants-loups, moutons, veaux, chamois, gazelles, recueillis par des animaux ne réintègrent jamais tout-à-fait l'humanité. Le nom « animal » désigne l'espèce, auquel s'ajoute l'épithète « politique » (*epitheton*, « qui est ajouté »), qui précise et modifie le nom auquel elle se rapporte : voici l'humain. Merci de ne pas confondre « animal politique » avec « insecte social » ou « homme-machine ». On ne saurait donc nier la primauté du corps, des conditions et des déterminations corporelles à *partir desquelles* tout humain, homme ou femme, se développe, se socialise et se choisit. Si vous ne le croyez pas, croyez-en la Science féministe (encore un avatar, après la Science prolétarienne de Lissenko et la Science Citoyenne de Testart), en la personne d'Anne-Emmanuelle Berger, directrice de l'Institut du genre au CNRS, professeur de littérature et d'études de genre : « *Ce qui fait l'humain, c'est l'interaction constante et réciproque entre des processus biologiques et des processus de socialisation, de façonnage par les cultures.* »¹¹ Sauf bien sûr à imposer le délire en nouvelle norme sociale, ou à se débarrasser du corps, ce qui est l'objectif ultime des transhumanistes et des cyberféministes, héritiers contemporains du dualisme manichéen.

¹⁰ *Le Monde*, 27/28 juin 2010

¹¹ cf. *Le Monde*, 7 mai 2014

IV

Du sexe des anges : rupture et continuité. Nous ne sommes pas « tous intersexués », pas plus que nous ne sommes tous pieds-bots. Notre destin sexuel est tranché dès la fécondation.

La focalisation de Judith Butler et de la théorie *queer* sur les hermaphrodites, les intersexués, les transsexuels, transgenres, travestis, relève également de l'hyperbole. L'examen de ces cas marginaux est censé servir de loupe pour dire la vérité sur toute l'humanité et d'abord sur l'hétérosexualité, coupable d'être le fait majoritaire, le comportement le plus commun et à ce titre l'ennemi désigné de la *Queer nation*. Les anomalies physiques sont instrumentalisées, les exceptions érigées en règle. Non sans traficotages de statistiques et de définitions destinés à fonder *en nature* et à élargir cette marge « *troublée* ». Mais on n'est pas à une contradiction près.

Catherine Vincent : « Pour comprendre les enjeux de ce débat identitaire et social, il faut préciser ce que les médecins appellent officiellement, selon un consensus international adopté en 2005, les Disorders of Sex Development (DSD). Toutes causes confondues (on en dénombre une trentaine), ils concernent en moyenne une naissance sur 5000 en France – soit environ 200 nouveaux-nés par an. Dans l'hémisphère Nord, plus de 50 % de ces DSD sont dus à une maladie des surrénales, appelée hyperplasie surrénalienne congénitale. Ces petites glandes situées au-dessus du rein fabriquent trop d'androgènes (hormones mâles), ce qui virilise les embryons féminins XX.

Cette affection présentant par ailleurs un risque vital, un traitement à vie, à base de cortisone, est indispensable pour compenser le dérèglement des surrénales. Moyennant quoi les petites filles atteintes de ce trouble se développeront normalement et seront fertiles.

Assez fréquent lui aussi, le syndrome d'insensibilité aux androgènes, qui affecte les embryons masculins XY, se caractérise par une absence de récepteurs aux androgènes. Si l'absence est totale, l'enfant deviendra une femme stérile XY. Si elle est partielle, il est alors difficile de déterminer si l'enfant, en grandissant, sera plutôt de phénotype masculin ou féminin. »¹²

Loup Wolff, administrateur de l'Insee et chercheur au Centre d'études de l'emploi : « Filles et garçons. Des frontières ambiguës. Les raisons sont multiples (chromosomiques ou hormonales), mais aboutissent toutes à rendre poreuse la frontière entre hommes et femmes. (...) La difficulté tient à la variété des cas, décrivant un long continuum entre les idéaux-types masculins et féminins, définis à partir d'un faisceau d'indices (équilibre hormonal, forme des gonades, anatomie) pas toujours convergents. (...) Les estimations du nombre de nourrissons concernés varient de 1 à plus de 17 pour 1000, selon les sources et les auteurs. »¹³

Gaëlle Dupont : « Les trans seraient entre 10 000 et 50 000 en France. (...) Ils ont le sentiment profond d'appartenir à l'autre sexe. » (Le Monde. 29/30 juin 2014)

Florence Rosier : « C'est donc de l'exception que les biologistes ont tiré la règle. Des exceptions pas toujours rares : « De 1 % à 2 % des enfants présenteraient des troubles du développement des organes génitaux externes, indique Ken McElreavey, qui dirige aujourd'hui l'unité de génétique du développement humain à l'Institut Pasteur. Quant aux « inversions sexuelles complètes », elles touchent 1 personne sur 50 000. » (...)

Selon les données les plus récentes, une personne sur 20 000 serait concernée par le transexualisme. Dans les années 1950, trois à quatre hommes pour une femme demandaient une réassignation de leur sexe. Aujourd'hui il y a autant d'hommes que de femmes. Un peu plus de 300 personnes se présenteraient chaque année dans des

¹² Le Monde, 9/10 août 2009

¹³ Le 1 n°11, 18 juin 2014

établissements publics français et 150 se feraient opérer. Mais certaines personnes transsexuelles s'adressent à des établissements privés ou vont à l'étranger. »¹⁴

Où l'on voit que l'industrie agro-chimique ne fabrique pas que des obèses, et ne féminise pas que les poissons et les crocodiles¹⁵. Le progrès inéluctable de la pâtée industrielle, en corrélation avec la destruction des sols et la croissance démographique, promet un égal progrès de l'ambiguïté sexuelle, ainsi que des idéologies et technologies d'accompagnement.

En attendant cette heureuse évolution qui détruira de facto, « naturellement » si l'on ose dire, la vieille société patriarcale, oppressive, hétéronormée et toutes ces oppositions binaires qui nous assignent à des identités rigides, la marge reste quantité négligeable. Il y a bien dans certaines cultures des êtres de sexe neutre ou ambivalent suivant les points de vue (verre à moitié vide ou à moitié plein ?). Les tordus *queer* traquent ces singularités naturelles et/ou culturelles, qui leur paraissent « prouver » l'égalitaire indifférenciation sexuelle et la barbarie occidentale qui ignore et réprime « les peuples du troisième sexe » : bardaches d'Amérique du Nord, katoeys du Siam, hijras des Indes, muxhes du Mexique, burneshas d'Albanie, etc. Bien sûr, il ne s'agit pas de « peuples », mais de certains individus au sein de certains peuples, non moins assignés à identité - de rôle, de fonction, de caste, de destin, que leurs pareils occidentaux. Ils ne survivent qu'à condition de s'en tenir à ces identités : chamans, prêtresses, danseuses, prostituées, musiciennes. Un peu comme ici finalement, où l'ambiguïté sexuelle se réfugie dans le clergé, dans les milieux de l'art et de la volupté au point de les coloniser. Les membres du « troisième sexe » ne s'occupent ni de production ni de reproduction (et pour cause) ; ils ne sont ni guerriers ni paysans. Dans la division tripartite de Dumézil, ils relèveraient plutôt de la caste sacerdotale. Ils s'emploient aux activités spirituelles et esthétiques de la société, et c'est ainsi qu'ils y trouvent une place dont ils ne doivent pas sortir. En effet, ce n'est pas le point de vue dominant de l'Occident moderne où les partisans du « Progrès » exècrent toute limitation innée (« la nature n'existe pas »), et ne rêvent que d'émancipation technologique. Il n'y a d'ailleurs pas plus de raison, naturelle ou culturelle, de vouer les intersexués à des existences inférieures qu'il n'y en a pour les femmes. Au lieu de faire une place spécifique aux intersexués - quitte à les y enfermer - l'Occident les libère et les intègre à coups de bistouri. De même pour les transsexuels que les chirurgiens équipent ou débarrassent suivant les cas, d'un pénis détesté ou désiré. Les tordus *queer* applaudissent les opérations de transsexuels et honnissent les opérations d'intersexués. Pourtant, quoi que dise Judith Butler, il ne s'agit pas d'« imposer des morphologies idéales » de l'humain, ni de trancher entre des corps viables ou non, afin de « maintenir à tout prix la différence sexuelle entre les genres ». D'ailleurs, le seul reproche que les tordus *queer* fassent aux chirurgiens est d'opérer trop tôt dans le cas des nourrissons intersexués, avant qu'ils n'aient pu choisir eux-mêmes leur sexe, et trop tard quand un individu veut changer de sexe.

Natacha Tatu : « Contrairement à une idée reçue, la plupart des enfants avec des dysphories du genre ne deviennent pas des adultes transsexuels... Ni d'ailleurs des homosexuels. »¹⁶

Mais les chirurgiens croyaient bien faire en épargnant aux intersexués les affres d'une opération et d'une métamorphose tardives. Comme les tordus *queer*, ils ne visent qu'à corriger les corps au scalpel - voire à les améliorer - afin de les délivrer. Tous partisans du Progrès, tels le pharmacien Homais et Charles Bovary opérant le pied-bot du village - qu'il faudra amputer - afin de satisfaire la vanité de cette pauvre Emma. Laquelle n'avait pas même l'excuse d'être féministe *queer*. Un médecin proteste à la suite d'un énième réquisitoire de Frédéric Joignot

¹⁴ *Le Monde*, 7 mai 2014

¹⁵ cf. *La stérilité pour tous et toutes*. A. Escudero, www.piecesetmaindœuvre.com

¹⁶ *Le Nouvel Observateur*, 27 février 2014

dans le *Monde Magazine*¹⁷ : « Ainsi la nature ferait bien les choses et il faudrait respecter ces malformations génitales de naissance, même lorsque (ce qui est la majorité des cas auxquels nous sommes confrontés) une maladie de la glande surrénale a conduit à une virilisation de nouveaux-nés de sexe féminin. Pourquoi ne pas faire de même face à des malformations cardiaques (et laisser ces enfants mourir...) ou des pieds bots (après tout, il y a des boiteux qui vivent bien) ? Si la nature faisait si bien les choses, les humains se seraient-ils donnés la peine d'inventer la médecine ? (...) Docteur Marc de Kerdanet, responsable de l'UF d'endocrinologie et de diabétologie pédiatriques au CHU Rennes. »¹⁸

Les « morphologies idéales de l'humain », c'est le marché sexuel et économique qui se charge depuis longtemps déjà de les imposer, et qui le fera de manière toujours plus performante.

« Modèles ambigus. Nés hommes, ils incarnent la féminité : Miss ou mannequins, Jenna, Andrej et Lea ont fait de leur différence une valeur ajoutée.

Pour le sociologue Jean-François Amadiou, le fait que le phénomène féminin soit né dans la mode n'a rien de surprenant. « Depuis longtemps déjà, la tendance est aux mannequins androgynes. Les filles dépassent 1,80 m, avec peu de formes, tandis que les hommes n'affichent que très peu de pilosité. Cette convergence frappante lors des défilés, est aussi liée à leur très jeune âge. À 15 ans, les traits des uns et des autres finissent par se confondre jusqu'à créer une sorte d'image commune. »

Même son de cloche chez Gilles Boëtsch, anthropologue et directeur de recherche au CNRS. Les féminins « reflètent la tendance actuelle d'effacement du genre puisque le corps des femmes se masculinise et celui des hommes se féminise. » Selon lui, cette malléabilité du corps, « qu'on pourrait masculiniser ou féminiser à l'envi grâce à la chirurgie, voire augmenter dans le futur grâce aux biotechnologies », est à l'œuvre dans la mode. »¹⁹

Il est normal que « la mode », aux mains de l'élite gay et lesbienne promeuve les morphologies qui flattent ses désirs, et auxquelles la masse des clients et suiveurs hétérosexuels s'empressent de se conformer. Il est non moins normal que ses objectifs fusionnent avec ceux de la chirurgie esthétique, des biotechnologies et de « l'augmentation » technologique qui permettent la fabrication et la vente de ces « morphologies idéales ».

Ce que réclament Butler et les tordus *queer*, c'est la levée des restrictions légales pesant sur ce marché, et qui entravent la demande, la liberté des consommateurs, comme l'offre, la liberté des fournisseurs de solution à tous les désirs psychophysiques. La possibilité de s'acheter non seulement le corps désirable *pour soi*, mais aussi *pour les autres*, car - pour le coup - il n'y a pas de désir inné, premier, antérieur à toute socialisation. *Monkey sees, monkey does*. Aristote vous l'avait bien dit : l'homme est un animal politique et mimétique. Avant 68, c'était surtout la famille et l'école qui éduquaient et socialisaient, puis des structures telles que les organisations de jeunesse, les églises, le parti et, subsumant le tout, la patrie. Même si déjà, *Europe 1* et *Salut Les Copains* sabotaient cet enseignement. On est toujours plus l'enfant de son temps que celui de ses parents. Depuis la décomposition - ou la *déconstruction*, comme il vous plaira - de la famille et de l'école, sans parler du reste, ce sont les *mass media*, multiformes et ubiquitaires, de NRJ et *Skyrock* à *Facebook* et Internet qui me communiquent le désir d'autrui ; la fameuse « construction » socio-culturelle, qui modèle le mien et m'enseigne le désirable. Un corps de compétition, taillé pour la libre concurrence de tous contre tous dans l'arène économique et sexuelle. Tout sauf une révélation : l'expansion perpétuelle du capitalisme repose sur sa capacité à susciter des désirs, transformés en *besoins* par l'industrie publicitaire et à satisfaire ces (faux) besoins moyennant l'échange marchand. C'est ainsi, par exemple, que *le désir d'enfant* se transforme en

¹⁷ 23 avril 2011

¹⁸ *Le Monde*, 7 mai 2011

¹⁹ *Le Monde*, 12 mai 2012

besoin, en revendication, et en droit, satisfaits par la nouvelle industrie de *La Reproduction artificielle de l'humain*²⁰, sur le nouveau marché de l'enfant sur mesure et *pour tous*, à égale destination des couples hétéros ou homosexuels, voire de femmes seules. C'est la pseudo-rébellion des consommateurs, mise en scène et stimulée par la publicité, qui exigent l'accès à leurs produits, biens et services fétiches. Il y a dans ce capitalisme du désir et de la technologie accouplés, un gisement de croissance et de profit infini qui se nourrit d'un conformisme fanatique et naïf aux vertus émancipatrices, « révolutionnaires », de la transgression et de l'illimitation infinie. La *World Company* remercie l'agence de consulting Deleuze & Guattari. Les transexuels sont les hommes-sandwichs de ce techno-capitalisme *désirant* dont le transhumanisme et le post-humanisme fournissent l'idéologie pseudo-scientifique et de prodigieuses perspectives de développement. Un siècle et demi après *Le Manifeste du Parti communiste* (1848), la bourgeoisie joue plus que jamais ce « rôle éminemment révolutionnaire » qui éblouissait tant Marx, Engels et aujourd'hui leurs avatars négristes. Ainsi la revue *Multitudes*²¹, relayée par *Libération*²², fait-elle l'apologie de « l'accélérationisme » et d'un « post-capitalisme boosté aux technologies ». Ne reste plus, n'est-ce pas, qu'à s'approprier, à socialiser, cette merveilleuse machine à désirs, afin de la faire tourner exclusivement au profit de ses rouages. Mais n'est-ce pas déjà à moitié fait grâce aux *hackers* et aux talents de la *creative class* des ingénieurs, techniciens, cadres, scientifiques, universitaires, artistes, etc. ? C'est-à-dire le personnel technocratique.

Si la marge de trouble est quantité négligeable - entre 10 000 et 50 000 transexuels pour 65 millions de Français selon la LGTB et *Le Monde*²³ -, n'est-elle pas immense qualitativement ? Ne sommes-nous pas tous intersexués au fin fond de notre être génétique et anatomique ? C'est l'histoire d'un chromosome... « Dans l'espèce humaine aujourd'hui, comme chez la plupart des mammifères placentaires et des marsupiaux, les individus masculins sont XY (dotés d'un chromosome sexuel X et d'un chromosome sexuel Y) et les individus femelles, XX (dotés de deux chromosomes X). »²⁴ On voit que cela commence de façon désastreusement binaire, mais rassurons-nous ; le chromosome mâle est « petit », « ténu », « fragile », « chétif et peut-être éphémère » ; il ne cesse de perdre des gènes depuis 180 millions d'années - il ne lui en reste que 3 %. Il pourrait disparaître d'ici quelques millions d'années - voire plus vite encore si des généticiens *queer* prennent en main l'évolution et l'amélioration de l'espèce humaine.

Quant à X, le chromosome femelle, il n'a cessé au contraire de se renforcer grâce aux doubles X des « individus femelles », qui « ont conservé la possibilité de se recombiner entre eux – et de s'autoréparer. » Il « comporte de nombreux gènes essentiels à la spermatogenèse : un rôle qu'on n'attendait pas forcément de ce chromosome. (...) Ainsi le X humain compte 340 gènes uniquement actifs dans le testicule. » Et la généticienne Jenny Graves d'en conclure « que le Y n'est plus indispensable pour assurer ces fonctions « mâles ». » Bon débarras, tiens !... Et prends ça dans les couilles, vieux chromosome patriarcal hétéronormé !

Florence Rosier : « Rapprochement hasardeux, parallèle osé ? Peut-être pas, si l'on admet que ces faits sociétaux et scientifiques concourent à ébranler le socle de notre vieux système de distinction entre sexes et entre

²⁰ cf. A. Escudero. Ed. *Le Monde à l'envers*, 2014

²¹ n° 56, octobre 2014

²² 18/19 octobre 2014

²³ 29/30 juin 2014

²⁴ *Le Monde*, 30 avril 2014

genres. Le genre, ce sont les attributions que chaque société donne à l'homme ou à la femme en fonction de son sexe. »²⁵

En attendant l'écroulement et l'arasement du socle ébranlé, il se passe des choses obscènes dans le ventre de « la mère » - comme on disait dans le vieux monde obscurantiste et réactionnaire.

« Dans le manuel Sciences de la vie et de la Terre de la classe de première S, au chapitre « devenir homme ou femme », figure l'image troublante d'une protubérance, le « tubercule génital ». Présent chez l'embryon humain à la fin de la huitième semaine de grossesse, il constitue l'ébauche des organes génitaux externes. Il est à ce stade, strictement identique chez l'embryon mâle ou femelle. Est-ce de cet instant que tout bascule, côté mâle ou côté femelle ? Non, bien sûr : le destin sexuel est scellé dès la fécondation, selon que le spermatozoïde est porteur d'un chromosome X ou Y. (...) Mais à l'échelle des gènes, cette vérité chromosomique se mue en contrevérité. L'explication commence avec le façonnage des organes sexuels internes : il débute, chez l'embryon mâle, à la sixième semaine et demie du développement. Pourquoi ? Parce que « s'allume » alors, chez le mâle, un gène primordial du déterminisme sexuel : SRY, situé sur le chromosome Y. Là est le point de rupture, l'instant fatidique où tout bascule, précipitant l'embryon vers son destin de mâle. (...) »

« On a longtemps cru que seule l'activation du gène SRY importait. Et que le programme femelle se développait par défaut, en l'absence de SRY, raconte Marie-Christine Chaboissier (NdA : directrice du Laboratoire Inserm génétique, de la détermination du sexe et de la fertilité, à Nice). Mais on sait aujourd'hui que c'est une vision erronée. Il existe un programme mâle et un programme femelle, respectivement gouvernés par une cascade de gènes « mâles » ou « femelles ». La cascade mâle active le développement des organes mâles tout en réprimant celui des organes femelles – et la cascade femelle fait l'inverse. »²⁶

Il s'ensuit un enchaînement d'activations et d'inhibitions de gènes des deux programmes respectifs à l'issue duquel l'embryon bascule du côté mâle ou femelle. Un peu comme lorsque deux enfants jouent à - Chou ! ... Fleur ! en avançant chacun son tour d'un pied, l'un vers l'autre, jusqu'à ce que le pied de l'un couvre celui de l'autre.

« Pourquoi, par ailleurs, certaines personnes se ressentent-elles comme appartenant à l'autre sexe que celui de leur naissance ? Les experts sont rares, et très peu ont donné suite à notre demande. "On émet l'hypothèse qu'il puisse exister un substrat biologique à leur condition, sans qu'on ait trouvé jusqu'ici de cause biologique avérée", avance Colette Chiland, professeure honoraire de psychologie clinique de l'Université Paris-Descartes. »²⁷

Courage, fuyons. Seule une prof à la retraite et ne craignant plus pour sa carrière ose supposer « un substrat biologique » à la transsexualité ; ce qui impliquerait, contrairement au dogme culturaliste, que l'on naît bien homme ou femme en dépit des « erreurs de la nature » et des troubles dans la reproduction. Les sages-femmes l'ont toujours su, mais leur savoir ne vaudra rien tant qu'il n'aura pas été vérifié par la Science. C'est-à-dire par des idéologues au savoir diplômé, garanti par leurs propres institutions (« l'autonomie de la science »), tels les sçavants et les mires, les charlatans du Moyen-Age et de Molière.

En somme, les scientifiques ne savent pas tout - pas encore, heureusement ; ils ne savent où situer précisément « le point de bascule », mais il y a « rupture » et non pas continuité du pôle féminin au pôle masculin, « dès la conception » ; cette discontinuité émergeant vers la sixième semaine de l'embryon, quand il paraît enfin ce qu'il était essentiellement : un garçon ou une fille. Nous ne sommes pas « tous intersexués », pas plus que nous sommes tous pieds-bots. Il s'agit au contraire d'anomalies, et il est aussi délirant de prétendre que tous les bipèdes claudiquent, que de contraindre les boiteux à se faire opérer si l'orthopédie leur répugne ou si

²⁵ Le Monde, 7 mai 2014

²⁶ Idem

²⁷ Idem

l'opération doit tourner à la boucherie. On ne peut sans abus confondre l'espèce et le cas d'espèce. On ne fonde pas une zoologie sur les canards à trois pattes et les moutons à cinq. On sait depuis Michel Audiard que les poissons volants ne constituent pas la majorité du genre. Les chimères, les hybrides et les hermaphrodites non plus.

La Science, cette Science objective, impersonnelle, qui prétend au dernier mot de la vérité et au gouvernement de la cité, doit bien l'admettre : non seulement l'humanité est naturellement sexuée - en deux, mais « *le sexe du placenta influence le destin de l'embryon* » et « *des inégalités entre hommes et femmes s'expriment déjà in utero* ».

Dès la vie utérine, la parité n'est pas respectée : les embryons femelles résistent mieux que les mâles à un environnement utérin hostile. Publiée le 27 mai dans Molecular Human Reproduction, une étude australienne livre une explication à cette disparité - pour une fois favorable au sexe féminin. En cause, le placenta : plus de 140 gènes y sont activés différemment selon le sexe.

"Le placenta joue un rôle fondamental dans le développement de l'embryon et du fœtus, observe la professeure Danièle Evain-Brion, pédiatre, directrice de recherche à l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm, université Paris-Descartes). Ses dysfonctionnements sont à l'origine d'un grand nombre de pathologies de la grossesse : retards de croissance intra-utérins, prématurité, prééclampsie (hypertension artérielle maternelle qui apparaît dans la seconde moitié de la grossesse)... Et plusieurs études récentes montrent l'importance du sexe du placenta."

Car le placenta a un sexe : celui de l'embryon. Mis en place lors de la grossesse, cet organe est certes un mélange de tissus maternel et fœtal. Mais il reste très majoritairement constitué de cellules de l'embryon. Celles-ci ont donc le sexe génétique de cet embryon.(...)

"Dans la lutte pour la survie in utero, les filles sont clairement gagnantes : elles présentent moins de naissances prématurées, de morts périnatales et de complications à la naissance. De leur côté, les fœtus masculins croissent généralement plus et plus vite", résume la professeure Claire Roberts (université d'Adélaïde, Australie). Pour comprendre ces différences, son équipe a comparé l'expression des gènes, selon le sexe, dans plus de 300 placentas issus de grossesses non pathologiques.

Résultats : dans le placenta, 140 gènes sont exprimés différemment selon le sexe. Et 60 % de ces gènes sont portés par des chromosomes non sexuels (des « autosomes »). Surtout, sept gènes sont davantage exprimés chez les fœtus féminins : "Certains de ces gènes, plus actifs chez les filles, interviennent dans le maintien de la grossesse et dans la tolérance immunitaire de la mère vis-à-vis de son embryon. Les fœtus féminins seraient ainsi plus aptes à mettre en place des stratégies de contournement des risques lors de la grossesse", relève Sam Buckberry, premier auteur. Mais il naît plus de garçons que de filles, ce qui compense cette disparité. »²⁸

Et tiens ! ... Et tiens ! ... Prends ça dans tes couilles, vieil embryon viriliste !... Vivement que vous soyez tous passés à l'égout !... Le monde et la féminité ne s'en porteront que mieux !

V

Passages à la limite, seuils critiques et théorie des catastrophes. Le matérialisme est fondé en nature.

Il y a des questions d'échelle. Plus on grossit le détail de la côte bretonne pour inclure des méandres toujours plus petits, plus sa longueur augmente. C'est un objet fractal, ses dimensions dépendent du point de vue où l'on se place. Elle est beaucoup plus longue pour une fourmi

²⁸ *Le Monde*, 4 juin 2014

que pour un piéton. Virtuellement illimitée. Il suffit de descendre toujours plus bas dans l'infiniment petit de la ligne, de la surface, du volume.²⁹

Il y a des questions de limites. Combien faut-il de grains pour faire un tas de sable ? Combien de cheveux pour faire un chauve ? Où situer la limite du corps et de l'esprit ? Les monistes nient cette distinction/opposition, corps/esprit, et *a fortiori* toute limite entre l'un et l'autre. Après tout, nous avons des neurones dans l'intestin et même si notre cerveau ne sécrète pas la pensée comme le foie la bile, notre *état d'esprit* peine à signifier davantage qu'un état du corps. Cette question des limites trouble en effet les définitions vivant/inerte, minéral/végétal, animal/humain, homme/femme, enfant/adulte, etc. À moins de se souvenir que *limen*, c'est le seuil, et *limes*, le chemin frontalier ; non pas des murs, mais des passages à double sens. Des membranes. Il y a des êtres et des états limites par lesquels s'effectue le passage de l'un à l'autre, tout en retenant un peu de l'un ou de l'autre. Les humains conservent leur cerveau reptilien comme les vieux conservent leur part d'enfance. Mais les vieux qui *retombent en enfance* ne sont pas plus des enfants que les plus féroces et instinctifs des humains ne sont des reptiles. Et naturellement, les hommes ne sont pas des femmes, ni les femmes des hommes, en dépit des traits physiques et psychiques qu'ils partagent en tant qu'humains, ou qu'ils échangent d'un sexe à l'autre. Ce sont deux ensembles disjoints dont la séparation remonte « à la fécondation » des individus. Mais plus on grossit le détail des corps, plus grossit cette infime part d'intersection psycho-physique, cette limite commune à tous les humains. Comme la tranche entre pile et face d'une pièce. On peut agrandir sans fin la taille d'une pièce, la surface de la tranche sera toujours infime par rapport à ses deux faces. On peut agrandir l'échelle à l'infini, repousser à l'infini les seuils et les limites, ils n'en demeurent pas moins, aussi fuyants soient-ils. L'unité fondamentale de la matière et de l'espèce humaine n'empêche pas l'émergence de formes différentes, irréductibles les unes aux autres. La forme, dit Hugo, c'est le fond qui remonte à la surface. Toutes les vagues diffèrent, même si toutes sont faites d'eau salée. Il y a des *passages à la limite*. Les apogées et points culminants par exemple. Même si nous échouons parfois à les situer, chacun peut constater, et non pas *performer* ces catastrophes (*katastrophé*, bouleversement). Ainsi l'eau bout à cent degrés et gèle à zéro. Cette falaise dressée depuis des millions d'années, s'effondre d'un coup dans la vallée. Mais une vallée n'est pas une falaise, la vapeur n'est pas de la glace, une inspiration n'est pas une expiration et le jour n'est pas la nuit, en dépit des crépuscules. En fait, le point le plus noir de la nuit est aussi le point du jour.

Sartre : « *Il va de soi que, dans toute poésie, une certaine forme de prose, c'est-à-dire de réussite, est présente ; et réciproquement la prose la plus sèche renferme toujours un peu de poésie, c'est-à-dire une certaine forme d'échec : aucun prosateur, même le plus lucide, n'entend tout à fait ce qu'il veut dire ; (...) Et déjà nous ne sommes plus sur le plan de la communication concertée mais sur celui de la grâce et du hasard ; les silences de la prose sont poétiques parce qu'ils marquent ses limites, et c'est pour plus de clarté que j'ai envisagé les cas extrêmes de la pure prose et de la poésie pure. Il n'en faudrait pas conclure, toutefois, qu'on peut passer de la poésie à la prose par une série continue de formes intermédiaires. Si le prosateur veut trop choyer les mots, l'eidos « prose » se brise et nous tombons dans le galimatias. Si le poète raconte, explique ou enseigne, la poésie devient prosaïque, il a perdu la partie. Il s'agit de structures complexes, impures mais bien délimitées.* »³⁰

La preuve du pudding, c'est qu'on le mange. La preuve de la différence sexuelle, c'est qu'avec elle on élimine l'humanité.

²⁹ cf. *La Théorie du chaos*, James Gleick (1989, Albin Michel)

³⁰ *Qu'est-ce que la littérature ?* in *Situations II* (1948)

Que l'humanité soit principalement sexuée (du latin *secare*, couper, séparer, d'où la *section*), prose et poésie, avec un peu de galimatias prosaïque entre deux, l'idée avait effleuré nos ancêtres cavernicoles si l'on en croit les peintures rupestres. Ils la savaient même sexuée en deux, suivant cet implacable critère de différenciation : il y a celles qui, sauf accident, peuvent enfanter - entre la nubilité et la ménopause, puisqu'il faut tout préciser aux gros bêtas - et ceux qui ne pourront pas tant que la magie, les dieux, la science n'auront pas transformé leurs corps ou trouvé le moyen de s'en passer. La nature est binaire : on est enceinte ou on ne l'est pas. D'où, parmi les peuples primitifs, les rituels de couvade et d'initiation qui permettent aux hommes aussi « d'enfanter » et de faire des hommes. Avec l'avancée des connaissances (hypothèses, expériences, etc.), ils connurent qu'ils étaient nus, qu'une interaction était nécessaire entre les membres d'un sexe et de l'autre pour que naisse un enfant ; et ils furent chassés du jardin d'Eden désormais gardé par des chérubins à l'épée enflammée. Cela reste vrai à ce jour, seule l'union de gamètes mâles et femelles, fut-ce dans une éprouvette, peut aboutir à la formation d'un embryon. Cela ne le sera peut-être bientôt plus, si les fiévreuses recherches pour fabriquer des embryons à partir de gamètes exclusivement mâles ou femelles portent leurs fruits. On voit le bond en avant pour l'humanité qui pourra ainsi potentiellement se débarrasser de l'une ou de l'autre de ses moitiés, en finir avec la reproduction sexuée, développer une société séparée suivant les limites de genre, imposer l'homonormalité, etc. ; et on mesure à quel point les scientifiques méritent cette réputation de bienfaiteurs dont ils s'honorent.

Cette binarité culturelle, cette *parité*, n'est pas sans rapport avec le constat de l'ubiquitaire symétrie des formes naturelles, qui a inspiré, sinon façonné, nos idées spontanées du beau et de l'harmonieux, de « l'ordre naturel ». Des principes élémentaires se reproduisant et se complexifiant à tous les degrés de l'échelle. Symétrie : *Summetria* (grec), *sun metron*, « avec mesure », d'où « proportion exacte », « juste mesure » Voyez *L'Ordre et la Volupté, essai sur la dynamique esthétique dans les arts et dans les sciences*, de Roland Fivaz³¹, ou *Les formes dans la nature* de Peter S. Stevens³². Ces justes mesures, ces proportions exactes, ne sont pas seulement agréables à l'œil, mais nécessaires au développement des formes qui dépendent de la matière, de son poids, de sa résistance, des forces du milieu, etc. Les ingénieurs diraient qu'elles sont fonctionnelles. C'est ce qui fait de n'importe quel arbre un chef-d'œuvre insurpassable par l'art. Il a toujours les proportions idéales pour pousser là où il pousse. Aussi bien, nous n'avons pas deux pieds gauches et l'obésité de masse qui accable les cœurs et les squelettes est bien le produit culturel de la télévision et de la pâtée industrielle. La symétrie et la régularité (*les attracteurs étranges*) constituent l'*ordre caché* de la nature - pas si caché d'ailleurs, plutôt invisible à force d'évidence et d'ubiquité - derrière *le chaos apparent* que nous peinons à percer parce que nous ne savons plus voir³³. Et nous ne savons plus voir parce que nous avons quitté la « biosphère » pour la « technosphère ». Mais si le mot de nature heurte les « matérialistes » et les « révolutionnaires » (en dépit d'Epicure, de Rousseau et du romantisme révolutionnaire), on peut parler de matière.

Le matérialisme, le vrai matérialisme ancré dans le monde matériel, avait insisté sur l'indépassable dépendance de l'homme à la nature. Ainsi Boukharine dans les années vingt.

« Si les êtres humains tout à la fois sont des produits de la nature et en font partie ; s'ils ont un fondement biologique, lorsqu'on ne prend pas en considération leur existence sociale (qui ne peut cependant être abolie !) ; s'ils sont eux-mêmes des forces naturelles et des produits de la nature, s'ils vivent à l'intérieur de la nature (si

³¹ Presses polytechniques romandes, 1989

³² Seuil, 1978

³³ *La Théorie du chaos*, op. cité

profondément qu'ils puissent en être éloignés par des conditions de vie sociales et historiques particulières et par ce qu'on appelle « l'environnement artistique »), alors il n'y a rien de surprenant à ce qu'ils partagent le rythme de la nature et ses cycles. »³⁴

« L'homme en tant qu'espèce animale, et la société humaine, sont des produits de la nature, une partie de ce tout infini. L'homme ne pourra jamais sortir de la nature, et même lorsqu'il la soumet, il ne fait qu'exploiter les lois de la nature pour ses fins à lui. (...) Nous savons déjà que tout système, y compris la société humaine, n'existe pas dans le vide, et n'est pas suspendu en l'air : il est entouré d'un certain "milieu", et c'est du rapport entre le système et ce milieu que dépend tout le reste. Si la société humaine n'est pas adaptée à son milieu, elle ne fera pas de vieux jours (...). Pour un arbre qui pousse dans la forêt, son milieu est constitué par d'autres arbres, par les ruisseaux, la terre, les fougères, l'herbe, les buissons, etc., avec toutes leurs qualités. Pour un homme, l'ambiance, c'est la société humaine, au milieu de laquelle il vit (de là le terme "milieu"). Pour la société humaine, le milieu est constitué par la nature extérieure. »³⁵

Même l'homme-machine dans le monde-machine, dans la technosphère hors-sol, doit obéir aux contraintes naturelles pour fonctionner. Même la fission nucléaire, les chimères génétiques, la biologie synthétique, la reproduction artificielle (éprouvettes, ectogénèse, clonage, etc.), doivent se plier aux contraintes naturelles pour accomplir leur œuvre de mort. Vous pouvez, suivant des procédés scientifiques, fabriquer les *alpha*, *béta*, *delta*, *epsilon* d'une humanité d'amazones, de *gays*, d'hermaphrodites *queer*, voire une transhumanité, une post-humanité « augmentée » grâce à l'eugénisme technologique, mais cela même vous ne le pourrez qu'en obéissant aux contraintes de cette nature que vous niez, que vous détruisez partout et autant que vous le pouvez, et qui permet votre existence. Chassez la nature, etc. La voilà bien la « loi du milieu ». Mais bien sûr, une société-machine intégrée à sa cité-machine, au milieu d'un désert hanté de cafards et jonché de *déchets ultimes*, ne représente pas tout-à-fait la même nature, la même *biodiversité* disons, qu'une forêt primordiale du paléolithique.

VI

Simulacres sexués. Maîtresses-dames et chevaliers-servants. Guerriers machistes, fanatiques religieux, suprématistes *gays* et lesbiennes : les partisans de la séparation des sexes et de l'homonormalité.

On sait que Rimbaud pratiquait *l'alchimie du verbe*. C'était dans ses « délires » et ses « hallucinations ». « Je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac ; les monstres ; les mystères ; (...) Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit. » *Une Saison en enfer* est son compte-rendu d'échec à changer la vie, à transformer le monde et les choses en changeant les mots, à partir de sa volonté de toute-puissance. « Moi ! Moi qui me suis dit mage ou sage, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre ! »

On peut, comme on dit, « prendre ses désirs pour des réalités », faire des simulacres d'hommes ou de femmes et même donner à ces fictions un cours social. « Les guerriers *Azandé* (...) avaient pour coutume d'épouser de jeunes garçons jusqu'à ce que la richesse acquise au cours de leurs *razzias* leur permît d'accéder à une femme. Le jeune garçon appelé "ma femme" par son mari, rendait à celui-ci tous les services - y compris sexuels - que lui aurait rendus une compagne. Une fois que son mari le quittait pour s'unir à une femme, il pouvait à son tour épouser un jeune garçon, et ainsi de suite (...) La pratique inverse s'observe dans

³⁴ Cité dans *Marx écologiste*, John Bellamy Foster (Ed. Amsterdam, 2011)

³⁵ *La théorie du matérialisme historique : Manuel populaire de sociologie marxiste*. Ed. Anthropos, 1967

plus d'une trentaine d'ethnies africaines, où certaines femmes, pour des raisons de stérilité ou de veuvage, prennent – cette fois de façon pérenne- une jeune épouse dont elles partagent les enfants. Ces femmes sont appelées "pères", jouissent de l'indépendance des hommes et du respect dû à un chef de famille. »³⁶

Mais notons que les Africains - pas plus que les Grecs - ne croient à leurs mythes. Ils ne se paient pas de mots. Les prétendus « *pères* » ont des esclaves ou paient des hommes pour inséminer leurs « *épouses* ». Les Azandés savent qu'un jeune garçon n'est pas une femme, mais un pis aller. Ils savent qu'une femme, ça se mérite. Qu'est-ce qui fait courir les hommes ? Qui les oblige à se distinguer, à réussir, à se battre (entre eux), à être forts, beaux, riches, rusés, savants, drôles, artistes, etc. ? Pourquoi doivent-ils prouver leur *valeur*, ou à défaut inventer des anti-valeurs ? L'humour, la sensibilité, la désinvolture ? (Sartre, Gainsbourg, Woody Allen) Pourquoi doivent-ils être *valeureux* ? Que leur vaut cette valeur en fin de compte ?

Une situation. Une position dans la meute. L'accès aux femmes. À la reproduction. À la satisfaction sexuelle pour ceux qui ne sont pas fous des éphèbes, ni des misogynes terrifiés par le redoutable *vagina dentata*. Cet accès à l'union hétérosexuelle, gratification et/ou reproduction, n'est pas une simple récompense ou distinction, un simple *signe* de la valeur - l'épouse trophée, comme les bons points, les primes, les médailles, les épaulettes - mais constitue bien l'enjeu, l'équivalence de la valeur (ou de l'anti-valeur) virile. Parce qu'une femme, en soi, *vaut bien* cette valeur (comme diraient *Elle*, *Cosmo* et *L'Oréal*) ; et ne se contentera pas d'un *epsilon* si elle pense mériter un *alpha* et pouvoir l'obtenir. Dans notre société où les progrès technologiques dévalorisent la virilité et favorisent l'émancipation féminine, on n'en est plus à s'extasier devant les femmes pilotes de drones ou de bombardiers, scientifiques, informaticiennes, cadres, chefs d'entreprise, avocates, médecins, journalistes, politiciennes, etc. L'autorité paternelle abolie, les femmes, majeures à dix-huit ans, libres de faire des études, de travailler, de leur sexualité, d'avoir ou non des enfants, renversent peu à peu, dans tous les domaines et à tous les degrés de la hiérarchie, la suprématie masculine. Les sceptiques peuvent lire à ce sujet, parmi une pléthore d'ouvrages, *The end of men* de Hanna Rosin, publié en français sous son titre américain par les Editions Autrement (2013), et encensé par *Télérama* (la couverture et un dossier de six pages). Valérie Solanas, la suprématiste lesbienne, vous l'avait bien dit dans son *Scum Manifesto* (1967).

« Grâce au progrès technique, on peut aujourd'hui reproduire la race humaine sans l'aide des hommes (ou d'ailleurs sans l'aide des femmes) et produire uniquement des femmes ; conserver le mâle n'a même pas la douteuse utilité de permettre la reproduction de l'espèce. (...) Les femmes, qu'elles le veuillent ou non, prendront bientôt le monde en main, ne serait-ce que parce qu'elles ne pourront pas faire autrement : les hommes, pour des raisons pratiques, auront disparu du globe. (...) Le pédé, qui accepte sa nature de mâle, c'est-à-dire sa passivité et sa sexualité envahissante, sa féminité, a également intérêt à ce que les femmes se révèlent véritablement femmes car alors il lui serait plus facile d'être mâle, d'être féminin. Si les hommes étaient raisonnables, ils chercheraient à se changer carrément en femmes, mèneraient des recherches biologiques intensives qui permettraient, au moyen d'opérations sur le cerveau et le système nerveux, de transformer les hommes en femmes, corps et esprit. (...) Il est facile de parvenir à une société entièrement automatisée, à partir du moment où la demande est générale. Les plans existent déjà, et si des millions de gens y travaillent, la construction ne prendra que quelques semaines. (...) Avant que l'automation ne soit généralement instaurée, avant que les hommes ne soient remplacés par des machines, il faudra qu'ils se rendent utiles. Ils devront attendre les ordres des femmes, obéir à leurs moindres caprices, répondre à toutes leurs exigences, leur être totalement soumis et n'exister que par leur volonté (...) »

L'intérêt de l'extrémisme, y compris dans son expression « humoristique », c'est d'indiquer par avance, telle la pointe de la flèche, la tendance profonde, la direction obscure d'un mouvement, même si celui-ci n'en a pas la conscience. Du point de vue féministe, aujourd'hui, naître

³⁶ *Le Monde*, 4 août 2009

homme, c'est naïtre coupable, s'en mortifier sans cesse et atténuer ce péché originel par une vie de contrition et de perpétuelles surenchères d'humilité. Les femmes prennent désormais le maître-rôle, le pouvoir, tandis que les hommes doivent trouver de nouvelles manières de leur prouver leur valeur. Aujourd'hui comme hier, ce ne sont pas les hommes qui *accordent leurs faveurs* - ou non. Les femmes, on le sait, sont trop *pures*, trop délicates pour ces basses jouissances charnelles. Si elles y consentent, ce n'est qu'avec le plus vif dégoût, uniquement par condescendance envers leurs grossiers soupirants, et à condition qu'ils le méritent. Un cliché populaire le dit : « *Les hommes proposent, les femmes disposent.* » S'il est un domaine où « *l'asymétrie des catégories* » détermine une hiérarchie, c'est bien dans les rapports amoureux, l'une des affaires majeures, sinon la grande affaire des humains. *Un domaine où l'Amour sera roi, où tu seras reine.* Où les hommes seront toujours plus les chevaliers-servants de leurs *Maîtresses-dames (domina)*, suivant le modèle de la littérature courtoise étendu à l'ensemble de la société. Des esclaves passionnés ; des enthousiastes de la servitude volontaire ; des masochistes (de Sacher Masoch, *La Vénus à la fourrure*). Ceux qui nient cette asymétrie doivent alors nous expliquer quels sont les ressorts du viol et de la prostitution. Suivant nos informations, les femmes n'ont guère recours ni à l'une ni à l'autre pour assouvir leurs désirs. Les misogynes et les rétifs à cette domination sexuelle féminine pouvant toujours se réfugier dans l'homosexualité à la mode *gay*, californienne. Cette société, c'est l'Occident contemporain, sécularisé, notamment la *creative class* qui donne le ton aux autres classes, comme la Californie donne le ton au reste du monde. Libre aux « *anti-impérialistes* » et aux « *post-coloniaux* » de préférer le pôle inverse, la réaction ultra-religieuse et patriarcale dont la forme la plus féroce s'incarne depuis 1979 dans l'islam conquérant. D'un bout à l'autre de l'Eurasie et de l'Afrique, de l'imposition du *halal* et du militantisme de quartier à l'imposition de la *charia* par le *djihadisme* guerrier. Mais on voit que d'un côté comme de l'autre, il s'agit de *séparer les sexes*. C'était déjà le cas de la Grèce antique et de certaines sociétés homoérotiques guerrières. C'est ce machisme homo, illustré d'une imagerie fascistoïde, qui ressurgit en Californie et en France dans les années 70, et qu'évoque un article récent dans un ouvrage universitaire³⁷. Fétichisme du cuir, culte du corps viril et du *body-building*, des guerriers de peplum en jupettes, genre *Maciste contre Hercule*, des motards, des uniformes, des « *belles brutes* » en bottes, Röhm et sa cour de S.A, les blonds SS et les miliciens exaltés par Jean Genet dans la prose fièrement abjecte de *Pompes funèbres*, avant de s'éprendre de corps plus exotiques – arabes, noirs, peu importe, pourvu qu'ils ne fussent ni Français, ni juifs.

VII

Les tordus *queer* contre, tout contre la Nouvelle Droite. Eugénisme, anti-humanisme et transhumanisme. Défaite du fascisme biologique. Triomphe du techno-totalitarisme, de la race supérieure des hommes augmentés ou cybernanthropes.

Le radicaliste ignare et benêt s'imagine mener le bon combat de la gauche progressiste contre la droite *homophobe* et réactionnaire. Il ignore que son icône, Guy Hocquenghem, l'un des fondateurs du FHAR (Front homosexuel d'action révolutionnaire), dont il relit pieusement la *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col mao au Rotary*, côtoyait la *Nouvelle Droite* d'Alain de Benoist à la fin des années 70. Il ignore ces fleuretages, ces coquetages, ces louanges mêlées de mises en garde dans *Libération*, illustrées de photos de Nouba par Leni Riefensthal, passée elle aussi des grands blonds aux grands Noirs. Mais Leni Riefensthal rendait nazis jusqu'aux poissons de la Mer Rouge qu'elle photographiait à la fin de sa vie.

³⁷ *Une histoire sans les hommes est-elle possible ? Genre et masculinités.* Sous la direction d'Anne-Marie Sohn. ENS éditions. 2013

« Contre, tout contre la Nouvelle Droite.

Modernes, anti-chrétiens, anti-famille, sans scrupules, revendiquant "le droit à la différence" : ils font la nouvelle droite

Ironie : la "nouvelle droite" n'a pas que de vieux habits. Avec Alain de Benoist, elle invoque la Logique contemporaine, B. Russel ou Pasolini. Elle est pour l'avortement, elle utilise la génétique moderne. Elle veut penser l'avenir dans le cadre de la mort de l'humanisme traditionnel. En face, elle ne rencontre que la mobilisation des piétismes et des fidéismes. (...) À travers leurs "audaces théoriques", les auteurs de la « nouvelle droite » visent des publics spécifiques. Nous étudions aujourd'hui le subtil rapport qui s'établit entre les fondements de l'éthologie et ceux du mouvement écologique contemporain, et le rôle discret de l'idéologie néo-droitiste dans les débats actuels sur l'avortement, l'euthanasie ou le suicide. (...)

Car bien loin d'être nationalistes, et obscurantistes, les penseurs de la "nouvelle droite" ont tous les signes de la modernité. "Nouvelle Ecole", leur luxueuse revue culturelle, condamne le "modèle américain", la xénophobie française, revendique la liberté des mœurs, s'intéresse à l'écologie. Anti-chrétiens, ils sont avant tout les seuls lecteurs et interprètes en France des théories scientifiques anglo-saxonnes, ou du néo-positivisme du cercle de Vienne, ils suivent de près l'évolution de la biologie contemporaine, utilisent les travaux de Monod comme ceux du structuralisme façon Dumézil. (...) Alain de Benoist (...) m'a redit du bien de la notion d'incommensurabilité chez Lyotard, du mouvement homosexuel comme affirmation de la différence etc... (...)

La "nouvelle droite", c'est tout le contraire. De l'audace, toujours de l'audace. Et ceci à partir de trois axes : la biologie et l'éthologie contemporaines, une esthétique nietzschéenne, et une solide culture en matière de logique. (...) Refus de l'universalisme : la nouvelle droite est la seule à tirer les conséquences complètes de la mort de l'ethno-centrisme. Elle proclame l'irréductibilité absolue des cultures les unes aux autres, plus même que des cultures, des ensembles perception-monde perçus dans chaque culture. (...)

L'on ne raisonne pas exactement en biologie comme dans les autres sciences : la nouvelle droite a perçu ce décalage, et s'y accroche. La génétique, c'est pain béni pour elle : et pourtant qui oserait aujourd'hui être assez retardé pour nier l'importance des travaux des grands généticiens, qui, depuis le siècle dernier, ont révolutionné notre conception de l'homme ? Mais de cette génétique "maudite", on leur laisse volontiers l'exclusivité, aux néo-droitistes. Les travaux de Weissman au siècle dernier sur la différence entre le "germen", le code génétique, et le "soma", le corps vivant susceptible d'adaptations non-héréditaires, qui les connaît et les cite - excepté, il faut le dire, Deleuze et Guattari dans l'Anti-Œdipe ? Alain de Benoist, qui sait bien que les recherches sur le "codage génétique" sont plus importantes pour la politique de demain que les discussions sur la bonne ou la mauvaise conscience, type "Nouvel Obs". (...)

La possibilité, sur laquelle on glose tant, de pratiquer bientôt des mutations génétiques volontaires, n'est rien à côté de la découverte du phénomène lui-même, depuis trois quarts de siècle. Ce qui était autrefois pensé à la fois comme impossible et évident (la continuité biologique, la "Vie", en tant que message codé, se transmettant indépendamment de toute intervention extérieure) devient au même moment prouvé et modifiable.

Or c'est du refus de "penser la révolution génétique" que proviennent la plupart des malentendus sur la "nouvelle droite".(...)

Apologie de la différenciation, reconnaissance du "particularisme" humain, relativisme empirique, il y a entrecroisement entre ces thèmes. Les "ouvertures" de la nouvelle droite seront en direction de la "niche" écologique, du public d'Edgar Morin. (...)

Revenir à un "équilibre naturel", c'est aussi revenir à la Loi de la jungle, à l'équilibre entre agressions "naturelles" telles que les organisaient les codes génétiques. Au lieu de nous offusquer saintement de ces rapprochements, constatons-les pour comprendre comment le refus de se poser certaines questions pourrait amener demain des changements d'orientation politique à 180 %

Le non-humanisme de la "nouvelle droite" est aussi l'héritier de bien des structuralismes. Alain de Benoist, il y a déjà plusieurs années, citait Foucault, les propos sur la "mort de l'homme" ne lui échappaient pas. Mais le plus brûlant sujet des néo-droitistes, c'est la "querelle des races". Commençons par quelques évidences. Le refus systématique de penser "racialement" n'est pas un bon signe, et le repli crispé de la conscience contemporaine dans le refus de constater la différence raciale n'est pas libérateur. (...) Je pense que le puritanisme abstrait de la gauche libérale, qui voit dans le balayeur arabe son égal, mais ne lui sourit pas, ne le touche pas, repose d'abord sur cette terreur que toute "acceptation de la différence" soit raciste. (...) Qui aime quelqu'un d'une autre race ne peut pas ne pas penser "racialement", étant entendu que j'entends par race - comme les plus malins de la nouvelle droite, hélas - l'ensemble des traits qui composent une "vision du monde", dont certains sont probablement génétiques. Reconnaître que le corps noir est plus musical que le nôtre n'est pas être raciste. (...)

Donc la "nouvelle droite" est pour l'avortement, et cette position n'est pas qu'une déclaration de principe. Elle a déjà eu son efficacité propre. (...) Sous le combat gauchiste et féministe, une autre force politique s'est manifestée donnant le "coup de pouce" décisif, que nul à l'époque n'a remarqué. Sinon les ennemis les plus convaincus et les plus clairvoyants de la "nouvelle droite", autrement dit les traditionnalistes de la droite chrétienne intégriste. (...)

Quand le fils de l'instituteur, du pharmacien ou de l'épicier arrive à se convaincre qu'il "pense" parce qu'il a lu *Le Matin des Magiciens*, il est sur la bonne voie. Pour un élève de terminale, il est tout de même plus excitant de spéculer sur l'avenir des mutations humaines, sur la possibilité de considérer l'homme actuel comme une étape provisoire vers une autre forme de l'Evolution, que sur la politique de Platon. Renforcer cette "culture scientifique" populaire par l'injection massive des vulgarisations "génétiques" ou "éthologiques" n'est pas un mauvais calcul (...) »³⁸

Résumons. Guy Hocquenghem - qui n'était certes pas « *un fils de pharmacien ou d'épicier* » - mais un normalien supérieur « *fier de s'être fait enculer par des ouvriers arabes* », dont « *le trou du cul était révolutionnaire* », co-auteur du *Rapport contre la normalité* (1971), pourfendeur des « *hétéroflucs* » et de « *la normalité sexuelle fasciste* », nous dit tout le bien - et le peu de mal - qu'il faut penser de la Nouvelle Droite. Elle est moderne ; elle a une culture scientifique ; elle pense la biologie, la génétique, l'écologie, l'éthologie, la sociobiologie, les structuralismes, Foucault, Deleuze & Guattari ; elle est contre la famille, pour l'avortement et l'euthanasie, pour le droit à la différence, pour le mouvement *gay*, contre la xénophobie et l'ethno-centrisme... « *Pendant qu'il (NDA : Alain de Benoist) m'énumère nos points d'accord, et leur liste est impressionnante, je songe à ces relations entre adversaires qui s'estiment, qu'il tient à instaurer avec moi. Quelque chose comme le partage des territoires entre mâles dominants dans cette éthologie animale qu'il cite volontiers.* »³⁹

Il n'y a pas grand-chose, en effet, dans cette énumération, pour choquer nos actuels progressistes, les tordus *queer*, les dévots de la *diversité* ni même les antifascistes rétro. Et trente-cinq ans plus tard, Alain de Benoist n'est toujours pas « *homophobe* » : « *J'ai fréquenté au cours de ma vie beaucoup d'homosexuels, de Jacques Benoist-Méchin et Montherlant jusqu'à Pierre Gripari ou Guy*

³⁸ *Libération*, 5/6 juillet 1979

³⁹ Idem

Hocquenghem, pour ne citer que des morts, assez pour constater qu'ils n'étaient ni meilleurs ni pires que les bétéros. Leur orientation sexuelle n'est pas la mienne, mais pourquoi leur en ferais-je grief ? »⁴⁰

Pas plus qu'Hocquenghem n'était « technophobe » :

« ... en somme, il est impossible de savoir avec certitude si la nouvelle droite "cache" un projet ou si elle croit sincèrement que l'Evolution (au sens de Spencer et Darwin) et la concurrence entre les idées amèneront "naturellement" sa victoire. Restent nos fantasmes : pour "Nouvelle Ecole", l'Hitlérisme n'est qu'une absurde barbarie primitive, le romantisme de jeunesse d'une Science encore mal dégrossie. Les camps de concentration sont une cruauté inutile, que les progrès de la génétique font apparaître aussi grossiers que les bûchers de l'Inquisition. Mais si Hitler avait connu le clonage, la manipulation des codes génétiques et tutti quanti ? Le film "Ces garçons qui venaient du Brésil" donne une idée du résultat. Pour approximative et "idéologique" qu'elle fut, la science nazie a tout de même inventé les V2 et les principes de la fission nucléaire.

Entre la pruderie ratatinée et la volonté de puissance qu'elle suscite en réaction, il doit y avoir une autre voie, positive, celle-là, qui ne se contente pas de jouer les garde-fous et de crier "casse-cou". On ne peut empêcher l'aventure au nom du calcul des risques. Après tout, le père de la Relativité généralisée, Einstein, fut un modèle de tolérance humaine et politique, le "formalisme" de Russel ne l'a pas empêché de lutter aux côtés des pacifistes, les biologistes américains sont de grands protestataires, l'éclatement des logiques, de l'univocité dans les systèmes de communication est à l'origine de toutes les forces de l'Art moderne (...). »⁴¹

On pourrait ajouter, après tout, l'inventeur de la dynamite a fondé le Prix Nobel de la Paix, et Andreï Sakharov, le maître d'œuvre de la bombe nucléaire soviétique, l'a reçu en récompense de ses activités dissidentes. Mais quand l'Histoire, pour l'essentiel, est devenue l'histoire des sciences et techniques ; et la technologie, la poursuite de la politique par d'autres moyens, les positions « politiques » des scientifiques n'ont aucune importance par rapport à leurs recherches et à leurs résultats. Mais pour Hocquenghem toute transgression est subversive, progressiste et positive, tant qu'elle relève de la gauche.

« Il faut jouer avec le feu, parce que c'est ainsi qu'on apprend à s'en servir. Le mythe prométhéen est en train peut-être de passer à Droite, parce qu'ailleurs il n'y a plus que des curés. Si nous refusons de penser l'humanisme traditionnel, d'autres le feront à notre place, qui n'en sont encore qu'au bricolage des déclarations de tous les prix Nobel de biologie des vingt dernières années. »⁴²

Contre, tout contre la Nouvelle Droite, qu'est-ce qui retient Hocquenghem de s'y rallier complètement ?

- 1) L'hostilité à l'eugénisme. « La légalisation de l'avortement leur semble un progrès décisif. C'est qu'elle permet d'aborder enfin franchement la question de la sélection des individus, d'un avortement "eugénique" destiné à éliminer les enfants mal formés. À la limite, avec le professeur Crick (prix Nobel 1962) du laboratoire de biologie moléculaire de Cambridge, elle estime qu'il faut aller plus loin, et forger une nouvelle définition légale de la vie humaine permettant de considérer l'enfant comme un fœtus destructible jusqu'au second jour de la naissance. Cela permettrait d'éliminer à coup sûr les sujets "mal formés", que les analyses pré-natales (amniocentèse) détectent difficilement. De même, "Nouvelle Ecole" est favorable à l'insémination artificielle, au "Birth Control". Toutes ces positions dérivent d'un postulat philosophique : le plus important, aujourd'hui, est de détruire le lien idéologique entre sexualité et reproduction, en laissant la sexualité au libre choix des individus, et en réservant la reproduction à des sujets génétiquement sélectionnés. Du coup la nouvelle droite est essentiellement anti-familiale, passionnée des recherches sur la parthénogenèse, sur le "clonage" ou reproduction artificielle de l'homme par doublets, etc. »

⁴⁰ cf. *Eléments* n°152, juillet-septembre 2014

⁴¹ *Libération*, 5/6 juillet 1979

⁴² Idem

C'est dire que la *Nouvelle Droite* de 1979 est transhumaniste et *queer* avant la lettre. Il n'est pas jusqu'à l'infanticide qu'elle ne défende, bien avant nos féministes les plus avancées⁴³.

- 2) L'hostilité à la ségrégation. Hocquenghem souhaite le maintien des différences parce qu'il ne peut rencontrer le différent et coucher avec, que si la différence et le différent perdurent. Mais il refuse le cloisonnement des différents qui empêcheraient ces rencontres, et la réduction des cultures à *l'américain way of life*. « Je n'entamerai pas ici tout un débat fondamental sur les notions de Différence, d'Incommensurabilité (terme que je préfère). Disons simplement que je me fais une idée bien différente du simple mixte par applanissement des différences au facteur commun le plus bas. Je crois à l'incommensurabilité (des cultures entre elles, des enfants avec les adultes...); affirmer cela n'est pas prôner la ségrégation, mais au contraire l'entrelacs des incommensurabilités, leur circulation intime. Comme l'enfant joue entre les jambes des adultes, j'ai besoin des Arabes, non pour les faire semblables à moi, mais pour "toucher" leur différence. Au moment où la "nouvelle droite" devient ségrégationniste, les masques tombent. »

Ils ne sont jamais vraiment tombés, sauf bien sûr, à ne pas lire cette droite qui n'est plus nouvelle depuis longtemps, et à la confondre, par ignorance et commodité, avec la droite catholique et/ou la droite raciste et xénophobe. Hocquenghem avait au moins compris que le meilleur moyen d'être vaincu, c'est de méconnaître ses ennemis. Le dossier d'*Eléments* de l'été 2014, sur la bioéthique, le transhumanisme et les politiques familiales mêle informations précises, critiques et soutiens vis-à-vis de *La Manif Pour Tous*, références diversifiées (de Foucault à Agacinski en passant par Günther Anders), et considérations insinueuses. Il faudrait en rendre la lecture et l'analyse obligatoires dans les réunions *queer* et *antifa*. On connaît la marotte « *gramsciste* » d'Alain de Benoist ; piller les idées en vogue d'où qu'elles viennent - avec une dilection pour le salmigondis post-moderne - et « tourner » la gauche de l'intérieur en vue d'atteindre « *l'hégémonie culturelle* ». Cependant, comme l'avait noté Hocquenghem, l'antenne du surhomme-machine finit toujours par pointer. Alain de Benoist « *n'a rien à dire contre le diagnostic pré-implantatoire sur des embryons surnuméraires cultivés in vitro* » et l'éradication des trisomiques. Rien contre l'euthanasie (« *il faut en finir avec les fantasmes, "on va tuer tous les vieillards", on va mettre en place une "extermination programmée", etc.* »). Yves Christen, autre auteur d'*Eléments*, approuve le généticien Daniel Cohen qui soutient « *une nouvelle forme d'eugénisme : un eugénisme qui cherche à préserver et non à éliminer, un eugénisme humanitaire et non totalitaire (...)* », et « *l'historien des idées Pierre-André Taguieff lorsqu'il écrit que "sur la question eugénique il faut choisir entre la discussion rationnelle et la condamnation satanisante, laquelle n'est que l'une des expressions de la nouvelle idéologie anti-science et anti-technique"* ». Le même Christen estime que « *le défaut originel* » du transhumanisme, c'est d'être « *avant tout un humanisme* ». « *Le mouvement en cours relève-t-il de l'hubris, de la démesure telle que les Grecs de l'Antiquité la dénonçaient ? Le transhumanisme serait-il la version moderne du mythe de Prométhée ? Et, dans ce cas, faut-il redouter le feu du ciel ? La question vaut d'être posée. Le problème est qu'il n'existe aucun critère objectif permettant de savoir à partir de quel moment se trouverait franchie une ligne rouge, celle qui ferait perdre aux choses tout leur sens.* »

⁴³ Voir par exemple cette réunion "non mixte" sur l'infanticide organisée à Lille en octobre 2014 : « *De tous temps, malgré ces injonctions, des femmes refusent d'être mère ou de l'être une fois de plus. Parce que la contraception n'a rien d'une panacée infaillible à la disposition de toutes et que l'avortement n'est pas (ou plus) toujours possible, parfois elles doivent se débrouiller. Dans le silence ou dans l'opprobre, elles se débarrassent alors de ce qui aurait pu être une vie, bien décidées à ce que cela ne ruine pas la leur. Et si au lieu d'en faire des monstres ou des cas cliniques, on essayait de comprendre ?* » (lille.indymedia.org)

Les avortons de la *French Theory* et les tordus *queer* qui nous refusent notre identité d'animaux politiques, animaux de nature, politiques de culture, par déni de toute nature et de toute humanité, se trouvent en bonne compagnie.

Cette « *Nouvelle Droite* » progressiste et prométhéenne, anti-chrétienne, anti-famille, pro-choix et pro-*diversité* ne date pas des années soixante-dix, mais des années trente et même d'avant. Sa matrice, c'est le *futurisme* de Marinetti, l'*esprit nouveau* d'Apollinaire, le *cubo-futurisme* de Maïakovski ; vitesse et violence. *Dieu que la guerre est jolie*. C'est la guerre aux vieilleries bucoliques, au soleil et à la lune ; la furie scientifico-industrielle ; l'électricité, les aéronefs, les barrages, les moteurs, les *Titanic*, les *Métropolis*, les armées blindées, les stades gigantesques, les robots, les masses mécanisées.

Les deux grands mouvements de l'époque y convergent : la technologie et le totalitarisme. Technologie, un mot forgé en 1829 par Bigelow pour nommer les noces de la science et du capital. Totalitaire, un mot surgi en 1923 sous la plume d'un journaliste antifasciste, et dont s'empare Mussolini pour se proclamer « *féroce*ment totalitaire ». Deux aspects d'un même mouvement *d'ingénieurs des hommes et des âmes*, visant la fabrique de l'homme nouveau, de l'Übermensch nazi à l'homme d'acier communiste en passant par toutes les variétés de surhommes et de Supermen, pour aboutir au *cyborg* ; à l'homme bionique des laboratoires transhumanistes, « *hybridé* » d'implants et d'*interfaces*.

On connaît les prophéties et les manifestes pour et contre cet essor techno-totalitaire. *Quand le dormeur s'éveillera* (H.G. Wells, 1899). *Nous autres* (Zamiatine, 1920). R.U.R (Karel Capek 1921). *La Mobilisation totale* (Ernst Jünger, 1930). *Le Meilleur des Mondes* (Huxley, 1931). *Technique du coup d'Etat* (Malaparte, 1931). *Le Travailleur* (Ernst Jünger, 1932). *Vers l'Armée de métier* (De Gaulle, 1934). *La Guerre totale* (Luddendorf, 1935). *1984* (Orwell, 1948), parmi de multiples jalons. Dès ces années trente dont « *le retour* » émeut périodiquement les *antifascistes* - notamment ceux de *L'Observateur* - le national-révolutionnaire Ernst Jünger critique le racisme biologique, l'antisémitisme *völkisch* et grossier des nationaux-socialistes, pour lui opposer le « *réalisme héroïque* », l'adhésion nietzschéenne au Surhomme-machine. À l'émergence d'une race supérieure, d'une post-humanité *augmentée*, sans vaines nostalgies humanistes. La nébuleuse conférence de Heidegger sur la technique, et les implacables manuels de *décision* de Carl Schmitt participent de ce courant qui a cru pouvoir chevaucher la vague nazie pour l'orienter ; et dont les surfeurs, d'ailleurs liés par l'estime, l'amitié et les idées, ont surnagé au naufrage du III^e Reich. Mieux, c'est de l'après-guerre que date leur fortune idéologique, due notamment au culte de la gauche intellectuelle française : Sartre et Derrida en tête de procession. Mais Schmitt, Heidegger et Jünger sont également les maîtres à penser de cette *Nouvelle Droite*, d'Alain de Benoist et des auteurs de la revue *Éléments* dont ils obsèdent les sommaires. Le fascisme biologique a perdu en 1945 et ne reviendra pas. Il n'était d'ailleurs qu'une monstrueuse aberration historique dû à l'enchaînement de circonstances et d'une personnalité exceptionnelles. Mais le nazisme, le fascisme et le communisme n'ont succombé que face au surcroît de puissance technoscientifique des Etats-Unis. *L'essence* du mouvement, la volonté de puissance futuriste, s'est réincarnée et amplifiée à travers de nouvelles enveloppes politiques. Le laboratoire est florissant d'où s'est enfuie la créature immonde. Dès 1945, Norbert Wiener mettait au point la cybernétique, la « *machine à gouverner* » et « *l'usine automatisée* », qu'IBM implante aujourd'hui sous le nom de « *planète intelligente* ». C'est-à-dire la fourmière technologique ubiquitaire, avec ses rouages et ses connexions, ses insectes sociaux-mécaniques qui se nommaient eux-mêmes, jadis, des *zoon politikon*, des animaux politiques. La technocratie régnante n'est ni raciste, ni misogyne, ni xénophobe, ni homophobe. Elle est juste « *féroce*ment

totalitaire ». La race supérieure, post-humaine, qui émerge des laboratoires ne sera ni « *aryenne* », ni « *hétéronormée* », mais *queer* et *cybernanthrope* (Henri Lefèvre).

VIII

Homonormalité et reproduction artificielle. Post-modernisme et décomposition. Le post-modernisme *queer* est un idéalisme, voire un solipsisme. Distinction et désignation : le langage est démocratique. La norme est démocratique. Nommer est nécessaire. Le constat de perceptions communes par un langage commun. Le trait saillant comme nom et comme *stigmaté*. Les mots de la tribu et les tyrannies linguistiques. Régularités, irrégularités. La *double pensée* de la *French Theory* et des tordus *queer*. Forts et faibles, les vraies catégories hiérarchiques.

Quant à l'homosexualité rampante et subie des couvents - d'hommes ou de femmes - des pensionnats, des prisons, des armées, des navires, de tous les lieux clos et *non-mixtes*, avec leurs *durs* et leurs *supérieur-e-s* prédateurs-trices, elle est trop fameuse pour qu'on y insiste. Les affaires de pédérastie qui frappent le clergé catholique depuis une décennie ne sont que la publication tardive d'un fait ancien et banal. Mais on comprend la nostalgie de l'homosexualité militante pour ces âges d'or, sa haine de l'hétérosexualité, du libre mélange des hommes et des femmes, et son rêve d'un retour à leur séparation. Un projet que l'avènement de la reproduction artificielle de l'humain rapproche de sa réalisation, et c'est aussi pourquoi le lobby LGTB pousse éperdument à la libéralisation juridique et commerciale des technologies reproductives. Des auteurs, féministes et/ou lesbiennes (Françoise Héritier, Marie-Jo Bonnet, etc.), prétendent que ce mode de reproduction asexué et séparé, répond au vieux désir des hommes de faire des fils sans recours aux femmes. De leur voler ce pouvoir exclusif d'enfanter. Mais bien sûr, cela permettra aussi aux androphobes, révoltées par l'ignoble *phallus perfossor*, de faire des filles sans recours aux hommes. Bref de construire et (idéalement) d'imposer l'homonormalité, sans être plus jamais contrarié par les contraintes naturelles (donc « *fascistes* ») de la reproduction. On en aura enfin fini avec l'enfer doux-amer des amours entre hommes et femmes, de cet « *hétérosexisme* » oppresseur dont nos plus vieux poèmes portent témoignage. Il est connu qu'il n'y a pas de discorde dans un couple homosexuel ; ni dominant ni dominé, ni de « *jules* » et de « *julie* », de « *mec* » et de « *giton* », d'« *efféminé* » et de « *viril* » ; et que si - de façon tout-à-fait exceptionnelle - il s'en trouve, ce ne peut être que des « *survivances* », et par une déplorable imitation des « *rôles hétérosexuels* ». Hector et Andromaque, Ulysse et Pénélope, ces humains imparfaits, ont sans doute connu toutes les affres de la vie conjugale (*conjugo* : des bœufs attelés au même *joug*). Mais curieusement, *ils ont tenu* - au point même, pour Ulysse, de refuser l'immortalité aux côtés de la nymphe Calypso. Un refus évidemment risible pour les transhumanistes et les tordus *queer*, ennemis de *la famille Ricoré* et du *matrimonium*, et qui ne peut s'expliquer que par *l'aliénation*.

C'est qu'à l'instar de Rimbaud, ils trouvent sacré le désordre de leur esprit.

« À chaque être, plusieurs autres vies me semblaient dues. Ce monsieur ne sait ce qu'il fait : il est un ange. Cette famille est une nichée de chiens. Devant plusieurs hommes, je causai tout haut avec un moment d'une de leurs autres vies. - Ainsi j'ai aimé un porc.

Aucun des sophismes de la folie - la folie qu'on enferme -, n'a été oublié par moi : je pourrais les redire tous, je tiens le système. »

Mais à la différence de Rimbaud, « *le progrès des connaissances* » leur permet de persister dans ce « *désordre de leur esprit* », de le matérialiser et de l'ériger en norme sociale.

« J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et les souvenirs ! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée ! »

Chacun de nous n'est-il pas un chaos d'identités multiples, ouvertes, mobiles, hybrides, fluctuantes, contradictoires et simultanées - *quelque part* entre le zoo de Vincennes et la foire du Trône à soi tout seul ? Voilà en effet une vision libératrice, épanouissante et pour tout dire irrésistible. Etre délivré de soi, de la liberté de soi, de la volonté d'être soi, de l'effort d'être soi, du choix de soi, d'une morale de soi pour n'être qu'une pâte modelée et traversée par une multitude de désirs centrifuges, court vécus et contrefaits, plutôt des désirs de désirs, suggérés par l'idéologie de la consommation (« *hédoniste* »), et achetés en *kit* sur Internet ; lâcher prise, laisser aller, tel une gelée qui se moule à toutes les formes ; un désagrégat de reflets brisés et irréconciliables au fil de l'eau, pour suivre la ligne de pente et la pulsion du moment : que peut-on proposer de mieux à une société de lemmings convulsifs, dotés de la mémoire, de l'espace, des capacités d'attention et de projection d'un poisson rouge ?

Un auteur - peut-être Ignazio Silone - écrivait déjà, voici des décennies :

« *Tout se passe comme si la prospérité n'avait d'autre but que de satisfaire l'arrière de plaisirs faciles et grossiers... L'individu le plus représentatif d'un peuple bien nourri nous est décrit comme un être passif, extraverti, ennuyeux et blasé, constamment en butte aux sollicitations extérieures et affamé de sollicitations. Il paraît que sa mémoire s'affaiblit chaque jour davantage et qu'il devient vite incapable de réflexion et de solitude. Il n'a plus d'amitié mais des relations.* »

La fausse autonomie du consommateur libre dans une société de libre-service se paie d'une perte d'autonomie véritable vis-à-vis de l'appareil technologique. On peut se payer tout ce que l'argent, la loi et l'état de l'art permettent de se payer, mais on ne sait plus rien et on ne peut plus rien par soi-même.

Sans doute, nul n'atteint l'idéal de constance, de cohérence et de consistance, des saints et des héros mythiques ; mais cette tension, du moins, permet d'axer des existences qui, sans cela, restent vouées à l'éparpillement (*s'éclater, se déchirer, se défoncer*) ; à l'affaissement et à l'absurdité des paumés contemporains déjetés d'un *trip* à l'autre (mais sans *prise de tête*, hein). Cet idéal de consistance est une cause perdue, mais nous n'en avons pas d'autre. C'est cela ou l'abandon à toutes les décompositions. Le vivant, c'est ce qui tient debout et résiste à la mort.

Encore une idée qui semblera grossièrement binaire au tordu *queer* pour qui tout est dans tout et toute définition arbitraire, *performative*. C'est-à-dire, selon lui, que les locuteurs, prisonniers de leurs points de vue, distinguent abusivement certains aspects du grand Tout, cette continuité mêlée, et leur donnent une existence fictive, subjective, en les nommant.

« Les faits sont niés. La notion même de fait, récusée. Il s'agit de "construction". Vous voyez midi à votre porte, mais pour d'autres il est minuit ; et pour d'autres encore ce mot de midi ne renvoie à aucun fait en soi. Tout au plus vous êtes vous imaginé ce milieu du jour où le soleil atteint son zénith, comme ces malades mentaux atteints de radiophobie qui, aux alentours de Tchernobyl, s'imaginent victimes de radiations nucléaires, quand ils ne souffrent que de peurs répandues par de pernicious obscurantistes.

En somme, rien n'est vrai et la vie est un songe auquel j'assiste en spectateur, faute d'en rien savoir ni d'y rien pouvoir de positif. Mais cet "énoncé" serait déjà trop arrogant pour un "déconstructeur". Quel est ce "je" qui pérore ainsi et radote le paradoxe du Crétois ? Car s'il est vrai que rien n'est vrai, c'est faux, et si c'est faux, alors il y a du vrai. Tandis que rien ne permet de dire, ni de nier, qu'un certain Derrida, né en 1930, aurait été l'initiateur de la "déconstruction", ni qu'il serait mort en 2004 d'un très objectif cancer du pancréas, pour lequel

il aurait requis, en vain, les secours de la médecine. Ce n'est qu'un point de vue, une "construction" parmi une infinité d'autres possibles, tous également subjectifs, l'horizon de l'objectivité reculant au fur et à mesure de l'approche du déconstructeur. »⁴⁴

Non seulement chacun voit midi à sa porte, mais d'où tenez-vous que vous existiez, en dehors de l'emploi mystificateur des pronoms *personnels*, *je*, *moi* ? Vous n'êtes en fait qu'un abus de langage, une construction et une illusion syntaxiques ; un *énoncé performatif*. Un texte sans auteur. Vous n'avez pas accès au monde extérieur, réel, objectif - pour peu qu'il existe. Même au moyen des instruments les plus perfectionnés, vous n'en percevez que ce que vos sens limités et trompeurs, esclaves de votre imagination (*la folle du logis*), vous permettent d'en supposer. La pensée *queer*, elle, est *inclusive* et respectueuse de la *complexité*. Elle ne distingue pas, *ne discrimine pas*, dans le flot informe du Tout-perçu, ne définit pas, n'oppose pas : la vie et la mort, le vivant et l'inerte, le minéral et le végétal, le végétal et l'animal, l'animal et l'humain, l'humain et la machine, la nature et la culture, etc. Vous confondez votre vision des choses, vos *constructions* mentales et sociales avec des perceptions objectives inexistantes. Les mots ne nomment pas les choses, mais les créent, en particulier les *catégories* de genre, de sexe, de race, etc. Ainsi, pourquoi faire cette odieuse bipartition de l'humanité en fonction de l'appareil génital et reproductif des individus, pourquoi distinguer et nommer les hommes et les femmes, plutôt que de s'attacher à la couleur des yeux ou à la forme des oreilles ? On aurait par exemple les *zoreilles*, les *yeux ronds* et les *bridés*, les *nez longs* ou *crochus* et une infinité de variations reflétant l'humanité réelle, plutôt que de fonder celle-ci sur cette construction sexuée, binaire, fictive - et pis encore, hiérarchisée. À vrai dire ces catégories existent déjà, quoi que sous d'autres noms, mais d'une part, leur nomination n'a pas suffi à instaurer l'harmonie universelle (toute différence ouvre la porte au différend). Et d'autre part, elles n'ont pas éliminé la différence des sexes, en tant que division fondamentale de l'humanité. Cependant, dans cette commune perception que *nous* nommons le monde (*Mundus*. Le beau en latin, le contraire de l'immonde), il *nous* faut bien nommer les choses afin de *communiquer* (mettre en commun, en relation), et ainsi, tels les poètes (*Poiésis*, création. *Poiein*, faire), les appeler (*Vox*, la voix. Invoquer, évoquer, provoquer), à l'existence. Aux temps primitifs de la parole et des « *filis du soleil* », la poésie était l'œuvre de tous, et non d'un seul.

Ces poètes primitifs n'ont pas nommé tous les éléments du monde. La carte, la nomenclature, ne couvre pas tous les points du territoire. C'eût été impossible et impraticable. Il y eut donc le nommé, ce qu'il y avait de présent, d'important, de frappant et l'innommé, laissé aux bons soins des générations futures.

Ces noms n'étaient pas de simples bruits ni des numéros, *ils disaient* (d'une racine indo-européenne **deik-*, d'où sont issus le doigt, l'index, désigner, indiquer, le droit (*dikê*, *judex*), le dictateur et une vingtaine d'autres vocables). *Ils faisaient signe*.

« Désigner. Verbe transitif (1377, rare avant le XVI^e siècle ; *desiner* vers 1265 ; latin *designare*, de *signum* "signe"). V. **Marquer, montrer, signaler (...)** **Appeler, nommer, signifier.** » (*Le Petit Robert*)

Ces doigts disaient, désignaient, ce qu'il y avait de saillant, de distinctif, dans le cours de l'expérience, du monde et de ses éléments ; et de même, les mots ont *un lien sensé* à ces choses saillantes, qu'ils désignent par un trait saillant. De préférence *le trait saillant*. Celui qui *saute aux yeux* de la communauté des nommeurs. Les noms communs ont commencé comme des noms

⁴⁴ *Terreur et possession. Enquête sur la police des populations à l'ère technologique*, Pièces et main d'œuvre (2008, Ed. L'Echappée)

propres. Ils distinguent, définissent leur objet par contraste avec les autres objets, quitte à le réduire au trait saillant, ce qui est un inconvénient. D'où l'importance du choix du trait pertinent pour nommer la chose et la distinguer de l'ensemble des autres choses. Avant de trancher du caractère *performatif* ou *constatatif* des « énoncés d'identité » (Butler, Preciado), et en laissant de côté la possibilité de réponses variables suivant les cas, il faut savoir d'où vient ce mot de « *catégorie* », lui-même.

« Allégorie. Famille du grec *agora* "place publique où se tenait l'assemblée du peuple", d'où dérivent :

1. *Agoreuein* "parler en public", puis simplement "parler". 2. *Allégorein* "parler autrement", c'est-à-dire "par métaphore", et *allégoria* "métaphore". 3. *Katégoreuein* "déclarer hautement", "accuser" et *katégoria* "qualité attribuée à un objet". » (*Dictionnaire étymologique du français*)

Les citoyens réunis sur l'agora n'étaient pas l'Académie française. Ils avaient d'autres sujets de débat que la perpétuelle mise à jour du dictionnaire, mais l'étymologie renvoie au moment primitif où les membres parlants du clan, hommes et femmes, s'accordent sur les mots des choses. Et il faut qu'ils s'accordent pour que le langage leur permette de communiquer. Il n'y eut sans doute pas de réunion ni de débat, mais l'adoption spontanée et collective du mot qui désignait le mieux la chose, au gré de la communauté. Ce mot lui-même pouvant être forgé par onomatopée, analogie, dérivé, etc. Mais toujours motivé et non pas arbitraire. Même si le mot « chien » (**kwen* en indo-européen, *kunos* en grec), ne mord pas, qui peut dire qu'il n'aboyait pas pour ses premiers locuteurs ? Il faudrait connaître le trait saillant, le trait pertinent de nomination, pour retrouver le son sous le sens. À quoi renvoie ce **kwen* indo-européen ? À la morsure ? À l'aboiement ? À la saleté ? À la servilité ? À la luxure ? Au cynisme ? À la course du chien ? Quel trait saillant et pertinent a choisi le lexique indo-européen, en accord ou en désaccord avec les autres lexiques, pour nommer et distinguer cet animal de l'ensemble des animaux et des éléments du monde ? Nommer, désigner, *c'est mettre à l'index* ; selon le tordu *queer*, c'est *stigmatiser*.

« L'étoile jaune ou le triangle rose ont joué le rôle de stigmaté – de "piqûre" pour référer à sa racine grecque, c'est-à-dire de signe visible - dans le but de créer artificiellement une marque pour repérer telle personne ou tel groupe de personnes. (...) le stigmaté renvoie au fait, selon Erving Goffman (1975), qu'un individu qui "aurait pu aisément se faire admettre dans le cercle des rapports sociaux ordinaires possède une caractéristique telle qu'elle peut s'imposer à l'attention de ceux d'entre nous qui le rencontrent, et nous détourner de lui, détruisant ainsi les droits qu'il a vis-à-vis de nous du fait de ses autres attributs. Il possède un stigmaté, une différence fâcheuse d'avec ce à quoi nous nous attendions". Et ces attentes sont historiquement et culturellement construites. »⁴⁵

Exemples de *stigmatés* : les monstruosité du corps, les tares du caractère, les appartenances ethniques, culturelles, nationales, linguistiques, religieuses, etc.

On voit que la liste est virtuellement infinie et on saisit la nature *stigmatisante* de nombre de patronymes, tels que Leblond, Lebrun, Leroux ; d'ethnonymes tels que *Iovo* (ewé), *Kwailo* (chinois), *Roumi*, *Farandji*, *Muzungu* (arabe, éthiopien, swahili), pour dire le Blanc, l'Européen ; ou de phrases telles que « *L'Arabe est fermé, alors on ira au Chinois.* »

Il est vrai que tout nom, toute désignation, peut se transformer en « *stigmaté* ». Il suffit de les précéder d'un adjectif péjoratif : *sale Arabe*. Avec le temps et la répétition, l'adjectif tombe. Il suffit du nom contaminé. *Nègre* ou *juif* sont aujourd'hui des mots dangereux, interdits d'usage à qui n'en est pas lui-même porteur. C'est que la stigmatisation, notamment sur le vif de la colère, épingle elle aussi le trait saillant de l'autre, celui qui saute aux yeux et à l'esprit : *blondasse*, *vieux*

⁴⁵ cf. *Sous les pavés, le genre. Hacker le sexisme*, Caroline Dayer (2014. Ed. de l'Aube)

schnoque, gros porc, sale pédé, con d'intello (pour les porteurs de lunettes). Ensuite la généralisation péjorative vit de sa propre vie, quitte à rendre difficile celle des blondes, des vieux gros ou des intellos pédés.

Au rebours de ce que pontifiait l'imbécile *gay* Barthes, lors de sa leçon inaugurale au Collège de France, la langue n'est pas « *fasciste* » en cela « *qu'elle oblige à dire* », mais démocratique au plus haut point, en cela que produite par le peuple (la *pléthore*, la *plèbe*), elle permet en retour au *demos* de se constituer en communauté, de raisonner, délibérer, décider - bref - d'exercer la démocratie : le pouvoir et le vouloir du nombre. L'exercice de la parole est démocratique par nature, si l'on ose dire, s'agissant d'une pratique fondatrice de la culture. Chacun peut *dire son mot*, tenter d'ajouter tel ou tel aux *mots de la tribu*, pour désigner telle ou telle chose et *rémunérer les défauts de la langue* (Mallarmé). Le poète peut estimer qu'il faudrait permuter les mots *nuit* et *jour*, parce que le mot *nuit*, aigu et vif, signifie mieux la lumière diurne, tandis que le son du mot *jour* signifie mieux l'aspect sourd et sombre de l'obscurité nocturne (Valéry). Le tordu *queer* peut estimer qu'« *il n'y a pas de nature* », ou - variante - que « *la nature est fasciste* » ; qu'« *une lesbienne n'est pas une femme* » ou - variante - qu'« *il n'y a ni femmes, ni hommes, juste des performances linguistiques* ». Il peut même tenter d'imposer son mot - *queer*, du haut de sa chaire universitaire, *via* ses courroies de transmission médiatiques, culturelles, économiques et politiques ; mais en fin de compte, c'est l'usage, c'est-à-dire le nombre, le peuple, le *demos*, qui décide des mots et du sens, en adoptant celui-ci et non celui-là. Et ce choix lui-même se fait en fonction des perceptions les plus communes. Aussi la plupart ne verront pas de mosquée à la place d'une usine, d'ange à la place d'un monsieur, ni de nichée de chiens à la place d'une famille. Comme ils ne le voient pas – *constatatif* -, ils ne le diront pas. C'est ainsi que le fait majoritaire, voire général, se traduit en norme de langage. Et nul volontarisme ou tyrannie *performative* ne leur fera croire qu'il suffit de nommer *ange* un monsieur en imper fripé (Peter Falk dans *Les Ailes du désir*), et de l'obliger, tous les jours, toute la vie, à se comporter en ange (transexué ? asexué ?), comme tout *performer* peut le faire, pour devenir effectivement un ange. La nature et la bête reviendront plutôt au galop. La plupart des gens restent capables de distinguer le conditionnel (*On dirait que...*), de l'indicatif (*Il y a ...*) ; le *pour de vrai* du *pour de rire* ; le *désordre sacré de leur esprit* de la *réalité rugueuse*. Mais si la plupart ne sont pas des tordus *queer*, le conformisme, la terreur, les techniques de manipulation de masse peuvent les suggestionner, les contraindre à voir, et à admirer, les habits neufs de l'empereur – quoiqu'il parade nu. Ou bien à dénoncer et célébrer toutes sortes de fantômes et de fictions, dans *la langue de bois* ou la *Lingua Tertii Imperii* du III^e Reich (Klemperer). La liberté, selon le spécialiste de la *novlangue*, « *c'est la liberté de dire que deux et deux font quatre. Lorsque cela est accordé, le reste suit.* » (1984) Juif marié à une *goy* « *aryenne* », et ayant ainsi survécu à l'extermination, Klemperer *choisit son camp* après la guerre, langue de bois plutôt que langue nazie, et s'installe dans le Stalinland de la République *Démocratique Allemande*.

L'existence de tyrannies majoritaires vis-à-vis de solitaires ou de minoritaires n'implique pas le droit du solitaire ou du minoritaire à imposer ses mots au nombre, ou son sens des mots. Pour les tordus *queer* et les universitaires *gays* de la revue *Vacarme*, partisans de « *la politique des minorités* »⁴⁶, deux et deux ne font plus quatre. Les femmes, par exemple, la moitié de la population, constituent une minorité.

Preciado : « *J'utilise ici "minorités" dans le sens deleuzien, non pas en termes statistiques, mais pour indiquer un segment social politiquement opprimé* »⁴⁷.

⁴⁶ cf. « *Politique des minorités, politique du style* », entretien avec Philippe Mangeot sur la revue *Vacarme*. In *Drôle d'époque* n°20, automne 2007

⁴⁷ *Libération*, 27 septembre 2014

D'une pierre deux coups, cette manipulation linguistique vise à enrôler la masse des femmes dans « *la politique des minorités* » (contre *l'hétéronormalité*), et à faire la leçon au nombre, au peuple, qui ne parle pas plus « *au sens deleuzien* », qu'il ne distingue la théorie *queer* de la théorie du genre. (Preciado, « *philosophe et directrice d'études indépendantes au musée d'art contemporain de Barcelone* », se revendique lesbienne *queer*). La cabale *queer*, comme d'autres groupes avant elle, veut rééduquer le peuple, d'où son effort d'entrisme dans l'enseignement, de la maternelle à l'université, aussitôt détecté et combattu par la droite religieuse. Ce n'est pas aux dévots qu'on apprendra l'importance du contrôle des consciences. Le réseau *queer*, comme l'église de Paul, l'ordre Jésuite, le parti léniniste, le mouvement futuriste, les Khmers rouges de Pol Pot et tant d'autres avant lui, veut liquider « *le vieil homme* » pour faire place à « *l'homme nouveau* ». En l'espèce un être mouvant, multiple, malléable, spongieux et protéiforme (cyborg, androgyne, chimère, etc.), dans un monde où rien n'a de limite avec rien, où tout peut se transformer en tout (et en n'importe quoi). C'est le sens de la fascination *queer* pour les technosciences, et de l'alliance entre le réseau *queer* et les scientifiques transhumanistes.

Ce monde, comme l'a expliqué Norbert Wiener, c'est celui d'*Alice au Pays des Merveilles*. « *J'ai dit que la science est impossible sans foi. Par ces mots je ne veux pas dire que la foi dont dépend la science est religieuse par nature ou implique l'acceptation de n'importe quel dogme des croyances religieuses ordinaires, mais que si la foi manque en l'idée que la nature obéit à des lois, il ne peut y avoir de science. Nulle somme de démonstrations ne prouvera jamais que la nature obéit à des lois. Autant qu'on sache, le monde à venir peut ressembler au jeu de croquet d'Alice au Pays des Merveilles, où les balles sont des hérissons qui fuient, les arceaux des soldats en route vers les autres parties du terrain, et où les règles du jeu varient d'un instant à l'autre par décret arbitraire de la Reine. C'est à un tel monde que doit se conformer le savant dans les pays totalitaires.* »⁴⁸

C'est le monde où l'on n'est plus sûr que deux et deux fassent quatre. Où par décret de la Reine *queer*, deux et deux peuvent faire trois, cinq, trente-cinq et changer sans cesse de somme. C'est le monde onirique et post-moderne du cauchemar, un monde anomique soumis aux dérèglements du rêve : déplacements, condensations, substitutions, métamorphoses incessantes et aléatoires. Un monde instable et terrifiant pour un enfant comme pour un adulte. Il faut prendre à la lettre ce mot de *merveille*, synonyme de *monstruosité*. « *De merveilles sans nombre effrayer les humains* » (Racine) C'est aussi, bien sûr, le monde de l'emballement techno-capitaliste, du règne sans frein de la consommation *innovante*, de cette agitation et de cette insécurité perpétuelles qui « *distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes* ». (*Le Manifeste du Parti communiste*. 1848) C'est en bref le monde du trouble absolu – et non pas seulement dans le genre-, bien au-delà de tous les dualismes et de toutes distinctions, binaires ou non. Ce n'est pas le monde, mais le retour au *chaos* indifférencié, au pêle-mêle originel, nuit et brouillard, qui dans les récits de la Création précède le *cosmos* (*kosmos* « ordre », d'où « parure », « ornement » et « univers organisé » - *Dictionnaire étymologique*).

Le tordu *queer* dira, mais *d'où parlez-vous* pour décider de la *norme*, du langage et de *ses effets de réel* ? N'êtes-vous pas *situé* et subjectif autant que je le suis ?

C'est que la norme n'est pas arbitraire, elle est commune, démocratique, comme on l'a vu, et *régulière*. C'est-à-dire qu'elle constitue la *régularité* statistique, la *règle*, par opposition à *l'anomalie*, *irrégulière*, qui constitue l'exception. Le régulier n'est pas *le même* par opposition au *différent*, le jour *versus* la nuit, le creux *versus* le relief, l'homme *versus* la femme, etc. L'alternance, la dialectique du *même* et du *différent*, participent de la norme et de la régularité. L'irrégulier,

⁴⁸ *Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains. Edition synoptique.* (10/18 UGE, 1971)

l'anomalie, constituent l'exception à ce battement régulier de la diastole et de la systole, de l'un et de l'autre, du même et du différent ; c'est même à cela qu'on les reconnaît.

Le mot de norme vient d'une racine indo-européenne *genè- *gno « connaître », qui a donné la gnose, la connaissance, « d'où *gnôstikos*, « apte à connaître » et *diagnôstikos* « apte à discerner » et *gnômon* « qui discerne », « qui sert de règle », d'où « équerre ». Ce *gnômon* est devenu notre norme, probablement par l'étrusque et le latin *norma*.

Quant à son antonyme, l'anomalie, son étymologie est un surprenant et significatif roman d'aventure, lisible dans le dictionnaire, à l'entrée « Ensemble » :

« ... Famille d'une racine indo-européenne *sem- "un" qui, dès l'indo-européen a servi à exprimer l'identité, et qui, pour la désignation de l'unité, a été conservée en grec, mais remplacée en latin par *unus* "unique", plus expressif.

En grec, avec *b-* issu de *s-, *hêmi-*, 1^{er} terme de composés indiquant des choses qui n'ont qu'un seul côté et ayant pris ainsi le sens de "moitié" (dérivé féminin en grec de Sicile : *hêmîna* "demi-setier"), les adjectifs *homos* et *homoios* "semblable", ainsi que le dérivé *homalos* "uni, égal", d'où, avec allongement de l'o. *anômalos* "inégal, irrégulier" et *anômalia* "irrégularité". » (*Dictionnaire étymologique du français*)

On vous passe deux pages d'arborescence sémantique où l'on voit surgir de cette même racine *sem, des mots tels que : ensemble, semblable, dissemblable, similitude, assimiler, simulacre, singulier, homologue, homogène, homonyme, anomal, anomalie, etc.

Ce que nous dit cette aventure, c'est que l'anomal (en grec) ou l'anormal (en latin) désigne une dissemblance, une singularité, sans connotation péjorative ni implication oppressive. Les perceptions et le langage « *hétéronormés* » sont en fait les perceptions et le langage des semblables et des réguliers *versus* les perceptions et le langage des singuliers et des irréguliers. A vrai dire, cela ne saurait surprendre. Un Albanais en Chine, ne s'attend pas et n'exige pas qu'un milliard et demi de Chinois lui parlent albanais et ne se prétend pas « *opprimé* », s'ils y manquent. Il peut du reste fréquenter le club albanais où pratiquer sa langue entre albanophones et dire tout le mal possible de ces *albanophobes* incapables de lire Ismail Kadaré dans le texte. En Chine, les Chinois constituent la *sinormalité*, et c'est bien ainsi. Au Tibet et au Turkestan, non.

Mais le tordu *queer*, à la remorque de Foucault, Latour et autres avortons de la *French Theory* ne reconnaît pas la Chine. Ni de réalité extérieure - en particulier, la nature abhorrée. Il ne voit que ce qu'il a dans la tête. Il ne reconnaît pas de réalité en dehors des fantômes et des mots nés de ses imaginations. Monseigneur Berkeley, l'évêque du solipsisme, qui niait de même toute réalité hors de lui-même, prenait pourtant soin de regarder avant de traverser la rue, ce qui lui évita de périr écrasé comme Roland Barthes par un autobus. Pour le tordu *queer*, comme pour Berkeley, être, c'est être perçu ou percevoir. (*Esse est percipi aut percipere*) Les mots ne renvoyant qu'à ses perceptions abstraites et subjectives et non aux choses concrètes. D'où sa perpétuelle soif de *visibilité* et son avidité pour les médias, le *show biz* et toutes les occasions de se donner en spectacle. Il croit qu'il n'existe pas si on ne le voit pas, et on serait tenté de lui donner raison pour ce qui le regarde. En toute régression idéaliste, il prétend dire et interdire au nom du matérialisme. D'où sa haine de la mère matière, un doublet sémantique né de l'indo-européen : * *matr-* « mère », d'où « matrice » (femelle pleine ou qui nourrit, arbre qui produit des rejetons), « matière », « matériau », « matrone » (femme mariée), « matrimonium » (maternité légale, mariage)⁴⁹. Sa haine de la nature et des réalités extérieures qui lui infligent démentis, contrariétés et humiliations. Cependant, il a beau savoir que « *tout est construction* », il n'en

⁴⁹ cf. *Dictionnaire étymologique du français*

mettrait pas sa main au feu, aussi *performatif* que soit le mot de « feu » ; et il sait se rendre aux *réalités rugueuses* (et *constatatives*) lorsqu'il s'agit de *gérer* sa carrière politico – universitaire. Dans sa nuit où tous les chats sont gris, il distingue très bien les hommes des femmes et quels sont les objets de son désir. Sauf le fou authentique (*la folie qu'on enferme*), qui sert de bonne cause et de faire-valoir à ses idéologues souteneurs, il sait où s'arrêtent *les sophismes de sa folie* et où commence la réalité de ses intérêts pragmatiques. Double langage, double conscience, double pratique, admirablement justifiés par l'apologie rhétorique des identités doubles, des personnalités multiples et de la schizophrénie.

Le tordu *queer* croit avoir fait une grande découverte en remarquant qu'il y a de *fortes femmes*, des *maîtresses femmes*, des *viragos*, des *hommasses* qui *portent la culotte*, et des *mauviettes*, des *chochottes*, des *femmelettes*, hommes faibles et efféminés, dont le genre allégué ne correspond pas au sexe biologique. Il croit avoir découvert que des femmes participaient aux chasses et aux guerres du néolithique ; qu'elles combattaient chez les Cimbres, les Gaulois et au Moyen-Age (Jeanne Hachette) ; naviguaient sur les drakkars vikings ou dirigeaient les domaines en l'absence des hommes ; qu'elles régissaient d'une poigne de fer les royaumes où elles régnaient ; de même qu'il ne peut trop s'extasier de l'existence des *berdaches* indiens et de leurs divers homologues de par les temps et les peuples. De ses découvertes, le tordu *queer* croit pouvoir conclure que la conscience précède l'existence et que le genre précède le sexe. Ainsi va son raisonnement :

Classer, c'est hiérarchiser. Toute hiérarchie est le produit de l'esprit humain et du corps social, seuls à même de les penser et de les instituer. Si toute catégorie résulte d'une hiérarchie, et que toute hiérarchie résulte du corps social, *alors*, la division sexuée, fondamentale, de l'humanité, en deux genres, masculin et féminin relève du mythe, et ne sert qu'à justifier a posteriori la domination masculine sur un prétendu genre féminin, identifié et réduit à son sexe biologique. D'où la volonté du tordu *queer* de supprimer la différence sexuée afin de supprimer la domination sexuée. Ainsi les organes génitaux ne justifieraient plus cette néfaste *bicatégorisation* (pas plus que la forme des oreilles ou la couleur des yeux). Plus de sexe, plus de sexisme. On pourrait d'ailleurs répéter l'opération pour les grands et les petits, les gros et les minces, les lents et les vifs ; toutes catégories sociales binaires, sujettes à des hiérarchisations arbitraires. Toute comparaison est odieuse. Le vrai moyen de garantir l'égalité réelle des neuf milliards d'humains actuellement sur Terre est de ne rien nommer de leurs différences, de ces traits saillants qui suscitent la désignation, de coucher l'humanité sur un lit de Procuste mental ; en attendant de fabriquer, grâce aux avancées de la reproduction artificielle, une humanité réellement *standard*, dont chaque exemplaire ne se distinguera des autres que par son numéro de série ; ou par les options dont ses commanditaires auront les moyens et le désir de le doter. Les fées se penchaient jadis sur les berceaux, les techniciens feront désormais des réglages sur les utérus artificiels.

En fait, si toute hiérarchie, toute inégalité trouve sa fondation et sa justification fictives dans une différence quelconque, socialement transformée en signe d'infériorité, il reste à expliquer le mécanisme de sélection du *trait saillant* qui trace la distinction entre *nous, les mêmes* qui se reconnaissent entre eux - qui se ressemble, s'assemble- ; et *les différents, les autres*, qui peuvent d'ailleurs être identiques entre eux. Ce trait saillant qui peut donc à tout moment se transformer en *trait victimaire*, renvoie aux mécanismes de sélection de la *victime émissaire*, décrits par René Girard et l'anthropologie mimétique⁵⁰. Socialement, toute différence peut se transformer en *bon* ou *mauvais signe* avec toutes les conséquences afférentes, notamment en cas de crise mimétique. La sélection du trait saillant et/ou victimaire peut prendre du temps et circuler d'un membre à l'autre, d'un groupe à l'autre de la communauté avant de se fixer sur tel ou tel. Elle s'arrêtera de

⁵⁰ cf. *La Violence et le sacré, Le Bouc émissaire, Des Choses cachées depuis la fondation du monde*, etc

toute évidence à l'élément *le plus sacrificable*, le plus isolé, le plus faible, le moins susceptible d'être défendu, le mieux apte à coaguler contre lui le plus grand nombre et/ou la plus grande puissance possible. Une bonne partie du jeu social consiste donc à se débarrasser du *mauvais signe*, du *maléfice*, en le passant à autrui, et à s'emparer du *bon signe*, du talisman bénéfique. L'inversion des désignations stigmatisantes qui décrit *les blondes*, *les hommes (machos, phallos, virilistes)*, *les p'tits Blancs*, *Les Franchouillards*, *les hétéroploucs*, etc., vise à attribuer le *bon signe* aux membres de la *diversité* : homos, Arabes, Noirs, étrangers, femmes et à en dépouiller les anciens possesseurs. Cependant, dans notre société occidentale et *judéo-chrétienne*, où, comme le déplorait Nietzsche, la victime est valorisée (agneau de Dieu, image du Christ, etc.), une compétition paradoxale oppose tous contre tous afin d'occuper la place enviable de « *victime suprême* », « *d'ultime dominé* », à qui l'on doit le plus d'égards et de réparations possible. Cette foire d'empoigne autour du statut de « *victime dominante* » est un symptôme d'instabilité, de crise mimétique généralisée dont nul ne peut prévoir l'issue, et que *l'occidentalisation du monde* étend au reste de l'humanité.

Le tordu *queer* croit avoir découvert que la langue était la pire et la meilleure des choses. Il en exige donc la régence, ainsi que le silence des normaux. Cependant comme *Penser/classer* (Perec) sont des activités redondantes jusque dans leur arbitraire, leur fantaisie, leur spontanéité ; qu'on ne peut rien penser sans classer et nommer ; c'est-à-dire sans désigner et distinguer ; c'est-à-dire encore sans différencier et hiérarchiser, *du point de vue adopté* ; et donc sans instaurer la domination des verts à pois blancs sur les rouges à raies jaunes, ou vice-versa ; il faudra abolir les mots, les noms, les catégories de pensée, le langage, la pensée afin d'abolir toute domination à la source maudite de la désignation. Il ne faut rien désigner, rien penser, pour ne rien *stigmatiser*. C'est d'ailleurs à quoi travaillent les *mass media*, l'audio-visuel, la *pop culture* et les *nouvelles pédagogies*. Le langage s'étant réduit en quelques décennies à « *t'vois c'que j'veux dire...* » et « *j'vois c'que tu veux dire...* » ; et *du coup*, la fonction phatique étant assurée, ce consensus sommaire et polyvalent, permet désormais à *toussetoutes*, de *fonctionner hyper-bien* ensemble.

Contrairement aux dogmes de l'uniformisme, il s'en faut de beaucoup pour que toute différence de degré (plus ou moins), ou de nature (les pois et les raies), soit productrice de hiérarchie sociale. Que 10 soit supérieur à 1 n'implique de hiérarchie que du point de vue de la quantification, et encore, selon l'ordre choisi (croissant ou décroissant, etc.). Quant aux pois, strictement *incommensurables* aux raies, voilà une différence qui n'implique aucune hiérarchie tant qu'on ne l'investit pas de valeur ni de signification. Les mots importants, omis par le tordu *queer* dans les expressions sexe fort et sexe faible, sont évidemment les adjectifs qui précisent et modifient le nom auquel ils se rapportent. Même la *nation Queer* et les couples homosexuels se divisent et structurent en *faibles* et en *forts*. Encore que cette distinction puisse osciller suivant les personnes et les circonstances, ni plus ni moins que chez les hétérosexuels. Si le tordu *queer* voulait vraiment instaurer le règne de l'égalité-pour-toussetoutes, et sous tous les rapports, il lui faudrait s'interroger sur les causes et les origines du perpétuel rejaillissement de cette inégalité, source de hiérarchie et de domination, et qui ne cesse de muter sous toutes formes sociales et privées, sans jamais disparaître. Il ne le fera pas. Le tordu *queer*, membre de la *nation Queer*, issue du milieu homo des universités new-yorkaises, dispose d'un éminent capital culturel, scolaire et social, sinon financier. Les diplômés *queer* occupent à l'université et dans les grandes écoles les postes de penseurs officiels. C'est nantis de cette autorité officielle qu'ils élaborent et enseignent la théorie *queer*. Le tordu *queer* est un héritier. Un rejeton de la technocratie bourgeoise. Un gagneur de la Métropole à l'ère de l'économie planétaire unifiée, qui, en dépit de ses dissertations compassionnelles, écrase et méprise le peuple d'en bas. Ce que l'on nomme

« *gentrification* » pour ne pas dire embourgeoisement, c'est aussi l'annexion de quartiers populaires par « *la communauté gay* », comme le Village à Montréal et le Marais à Paris, « *A tel point qu'on évoque le terme de « gaytrification »*⁵¹.

Qu'est-ce qui fait le faible et le fort, au niveau individuel, élémentaire, de l'organisation sociale ? Qu'est-ce qui fait que cette opposition, pour le coup binaire et structurante, se répète à tous les degrés et en tout lieu du social, de l'intime au public ? Comment se fait-il, pour pousser au paroxysme, qu'envers et contre toutes lois et règles sociales, des souverains soient tondus, déposés, enfermés, et que des esclaves - hommes ou femmes - se fassent couronner ? Comment prévenir la perpétuelle résurgence de cette hiérarchie entre faibles et forts autrement qu'en fabriquant les humains comme des *hamburgers* pressés au moule ? Et, question plus dérangeante, si l'on admet la fatalité de cette disparité forts/faibles, n'est-il pas également fatal de les voir s'apparier au niveau des individus et s'associer au niveau des groupes ? Ou bien vaut-il mieux que faibles et forts fassent bande à part ou s'affrontent, chacun pour soi ? Mais l'on dira que c'est précisément le cas.

Nous, animaux politiques, animaux parlants, nous vivons en société, dans un monde commun, même si ce monde commun n'est qu'une perception et une illusion communes. Même si les autres ne sont qu'une perception et une illusion personnelles. Même si *je est un autre* et n'a pas d'autre existence que *textuelle*. Cette forme de vie énigmatique, pour subsister quelque temps sans trop de souffrances, doit faire attention aux autres formes de vie, aussi virtuelles et hypothétiques soient-elles ; comme elle fait attention aux autobus, à ne pas mettre sa main au feu et à courtiser le bon directeur de thèse en vue de sa carrière. La nécessité et la règle minimales de cette vie commune, résident dans l'emploi de la langue commune afin de communiquer et de nous arranger de nos existences et de nos collisions mutuelles.

Le solitaire et les minoritaires doivent parler cette langue commune sous peine de rompre la communication et la communauté. L'alternative étant le *putsch* linguistique, le repli dans une langue minoritaire, voire une langue privée entre deux locuteurs, ou même dans le soliloque des enfants, des fous et des poètes. La communication est rompue, mais des éléments de ces idiomes privés (délires, glossolalie, etc.) peuvent transiter dans la langue commune par le truchement des lecteurs, des exégètes, des psys. Julia Kristeva a traité de *La Révolution du langage poétique*⁵², à partir de Lautréamont et Mallarmé. Il est peu de lycéens éveillés qui n'aient lu *Les Chants de Maldoror* du temps de leur *spleen* adolescent, et qui n'y aient trouvé des *éléments de langage* pour dire ce *spleen*. Mais au-delà du *langage figuré* aucun n'a cru vivre dans le monde de Maldoror ni dans celui d'*Un coup de dés*. Et sauf Néron ou le *Caligula* de Camus, aucun tyran n'a tenté d'imposer son langage et sa vision poétiques à ses sujets.

IX D'où l'on parle

Ici, l'auteur doit se rendre à l'inquisition d'avouer *d'où il parle*, et de quel droit, pour oser discourir du sexe, du genre, et de toutes ces choses trop complexes pour le commun, dont les spécialistes des *gender studies*, *gay studies*, *feminist studies* disputent entre eux, depuis un demi-siècle. Aussi parlera-t-il de l'amour et en tant qu'amoureux ; incurablement ; invinciblement ; et bien conscient de violer l'interdit *queer* - *Contre l'amour*, suivant le titre d'un précieux libelle. Mais depuis quand les tordus se mêlent-ils d'interdire la danse aux ingambes ? Ils ne peuvent pas être

⁵¹ *Le Monde*, 31 octobre 2014. *Quartiers gays*, Colin Giraud (PUF, 2014)

⁵² Ed. du Seuil, 1974

jaloux, tout de même ? Cependant, comme l'amour est le sujet le plus risible et répugnant qui soit, on empruntera ici le *sketch* d'un vieux comique, un poncif qui faisait rire à la fin des noces et des banquets.

« Jadis notre nature n'était pas ce qu'elle est à présent. Elle était bien différente. D'abord il y avait trois espèces d'hommes et non deux comme aujourd'hui : le mâle, la femelle, et outre ces deux-là, une troisième composée des deux autres ; le nom seul en reste aujourd'hui, l'espèce a disparu. C'était l'espèce androgyne qui avait la forme et le nom des deux autres, mâle et femelle, dont elle était formée ; aujourd'hui elle n'existe plus, ce n'est plus qu'un nom décrié. De plus chaque homme était dans son ensemble de forme ronde, avec un dos et des flancs arrondis, quatre mains, autant de jambes, deux visages tout à fait pareils sur un cou rond, et sur ces deux visages opposés, une seule tête, quatre oreilles, deux organes de la génération et tout le reste à l'avenant. Il marchait droit, comme à présent, dans le sens qu'il voulait, et, quand il se mettait à courir vite, il faisait comme les saltimbanques qui tournent en cercle en lançant leurs jambes en l'air ; s'appuyant sur leurs membres qui étaient au nombre de huit, ils tournaient rapidement sur eux-mêmes. Et ces trois espèces étaient ainsi conformées parce que le mâle tirait son origine du soleil, la femelle de la terre, l'espèce mixte de la lune, qui participe de l'un et de l'autre. Ils étaient sphériques et leur démarche aussi, parce qu'ils ressemblaient à leurs parents ; ils étaient aussi d'une force et d'une vigueur extraordinaires, et comme ils avaient de grands courages, ils attaquèrent les dieux, et ce qu'Homère dit d'Ephialte et d'Otos, on le dit d'eux, à savoir qu'ils tentèrent d'escalader le ciel pour combattre les dieux.

Furieux, Zeus décide de couper les hommes en deux. « S'ils continuent à se montrer insolents et ne veulent pas se tenir en repos, je les couperai encore une fois en deux, et les réduirai à marcher sur une jambe à cloche-pied. » (...) Or quand le corps eut été ainsi divisé, chacun regrettant sa moitié, allait à elle ; et s'embrassant et s'enlaçant les uns les autres avec le désir de se fondre ensemble, les hommes mouraient de faim et d'inaction, parce qu'ils ne voulaient rien faire les uns sans les autres ; et quand une moitié était morte et que l'autre survivait, celle-ci en cherchait une autre et s'enlaçait à elle, soit que ce fût une moitié de femme entière – ce qu'on appelle une femme aujourd'hui- soit que ce fût une moitié d'homme, et la race s'éteignait.

Alors Zeus, touché de pitié, imagine un autre expédient : il transpose les organes de la génération sur le devant ; jusqu'alors ils les portaient derrière, et ils engendraient et enfantaient non point les uns dans les autres, mais sur la terre, comme les cigales. Il plaça donc les organes sur le devant et par là fit que les hommes engendrèrent les uns dans les autres, c'est-à-dire le mâle dans la femelle. Cette disposition était à deux fins ; si l'étreinte avait lieu entre un homme et une femme, ils enfanteraient pour perpétuer la race, et, si elle avait lieu entre un mâle et un mâle, la satiété les séparerait pour un temps, ils se mettraient au travail et pourvoieraient à tous les besoins de l'existence. C'est de ce moment que date l'amour inné des hommes les uns pour les autres : l'amour recompose l'antique nature, s'efforce de fondre deux êtres en un seul, et de guérir la nature humaine.

Chacun de nous est donc comme une tessère d'hospitalité, puisque nous avons été coupés comme des soles et que nous sommes devenus deux ; aussi chacun cherche sa moitié. Tous les hommes qui sont une moitié de ce composé des deux sexes que l'on appelait alors androgynes aiment les femmes et c'est de là que viennent la plupart des hommes adultères ; de même toutes les femmes qui aiment les hommes et pratiquent l'adultère appartiennent aussi à cette espèce. Mais toutes celles qui sont une moitié de femme ne prêtent aucune attention aux hommes, elles préfèrent s'adresser aux femmes et c'est de cette espèce que viennent les tribades. Ceux qui sont une moitié de mâle s'attachent aux mâles, et tant qu'ils sont enfants, comme ils sont de petites tranches de mâle, ils aiment les hommes et prennent plaisir à coucher

avec eux et à être dans leurs bras, et ils sont parmi les enfants et les jeunes garçons les meilleurs parce qu'ils sont les plus mâles de nature. Certains disent qu'ils sont sans pudeur ; c'est une erreur : ce n'est point par impudence, mais par hardiesse, courage et virilité qu'ils agissent ainsi, s'attachant à ce qui leur ressemble, et en voici une preuve convaincante, c'est que, quand ils ont atteint leur complet développement, les garçons de cette nature sont les seuls qui se consacrent au gouvernement des Etats. Quand ils sont devenus des hommes, ils aiment les garçons, et, s'ils se marient et ont des enfants, ce n'est point qu'ils suivent un penchant naturel, c'est qu'ils y sont contraints par la loi : ils se contenteraient de vivre ensemble, en célibataires. Il faut donc absolument qu'un tel homme devienne amant ou ami des hommes, parce qu'il s'attache toujours à ce qui lui ressemble. »

Ainsi parla Aristophane, selon Platon, lors du banquet consacré à l'amour, environ 400 avant Jésus-Christ.

Pièces et Main d'œuvre
28 octobre 2014

Lire aussi :

- *De la popullulation*, Simples citoyens (2004) :
www.piecesetmaindœuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=19
- *Quel éléphant irréfutable dans le magasin de porcelaine (sur la gauche sociale-libérale)*, Pièces et main d'œuvre (2014) :
http://www.piecesetmaindœuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=491